

avant tout orientée vers la fidélité au détail exact ou réaliste et à la tradition connue par d'autres représentations ailleurs : il ne se pose pas la question de l'expressivité de la représentation spécifique et « inhabituelle » des figurines de Beit Nattif. À la place d'une *Scheitelzopffrisur* qui afficherait plutôt un rouleau tressé que deux nœuds sur la tête, la critique propose d'identifier la coiffure particulière des figurines féminines de Beit Nattif avec une *Scheitelknotenfrisur* aux boucles (ou tresses repliées) latérales (voir M. Gkikaki, *Die weiblichen Frisuren auf den Münzen und in der Grossplastik der klassischen und hellenistischen Zeit. Typen und Ikonologie*, 2014 ; cf. *AC* 84 [2015], p. 499-500). – L'ouvrage est complété par un catalogue de deux groupes de terres cuites du type « Beit Nattif », c'est-à-dire (a) 24 figurines provenant des fouilles en Cis- et en Transjordanie (p. 195-212) dont deux reproduites seulement par des dessins et quatre sans illustrations (leur publication est en préparation). La provenance de la figurine presque complète aux bras levés (p. 210-211, Inv. Nr. 3100) conservée au musée Dar as-Saraya à Irbid en Jordanie est inconnue (elle n'appartient donc pas au groupe 1) ; le verso modelé de la figurine complète RN 90239 découverte à Pella (p. 212-213) montre que la femme représentée ne se tient pas debout, mais est assise ou appuyée contre un siège (voir ci-dessus et les p. 215, 219, 230, 246 et 249). Le second groupe se compose de 44 figurines conservées dans des musées en Israël (à Haïfa, Jérusalem, Tel Aviv), aux États-Unis (Semitic Museum Harvard University), en France (Louvre) et au Canada (Royal Ontario Museum) dont la majorité est dans un très bon état et montre même encore des restes de peinture ; elles proviennent toutes du marché de l'art ou ont été acquises directement auprès de collectionneurs. Dans de nombreux cas, les figurines des groupes (a) et (b) affichent des détails intéressants, non attestés ou seulement indiqués de manière très rudimentaire dans le corpus des deux citernes à Beit Nattif. Ceci s'applique par exemple au type « kouro-trophos » (p. 212-213), à la « danseuse » habillée et tenant un hochet (Israel Museum 69.27.567, p. 220) et à la « gravida » mettant les mains sur les hanches ou les plaçant sur le ventre (p. 230, 246 et 249). Certes, les figurines du groupe (b) doivent nécessairement être mises en valeur, mais citées uniquement sous réserve de déclaration de leur provenance inconnue. Que l'auteur n'hésite pas à évaluer des artefacts acquis au marché se manifeste dans sa présentation d'objets comparatifs du musée Bible+Orient à Fribourg en Suisse (p. 33, 90 et 155) ; selon les normes internationales, il conviendrait d'indiquer qu'ils sont d'origine inconnue. L'observation de variations de style entre les terres cuites des citernes et d'ailleurs, et les différences des qualités d'argile confirmées par les analyses pétrographiques n'impliquent pas nécessairement l'existence de plusieurs ateliers. Un seul atelier peut utiliser différentes qualités d'argile de même que plusieurs ateliers peuvent travailler avec la même qualité d'argile. En plus, un seul atelier qui produit sur une certaine période de temps peut changer la composition de l'argile utilisé et modifier des détails de style dans sa production. Ainsi, il est généralement supposé que les lampes à huile du type « Beit Nattif » proviennent de plusieurs ateliers en Judée du Sud ; et il pourrait en être de même pour les figurines... Mais après avoir examiné diverses possibilités, l'auteur conclut finalement, sur base d'une argumentation assez vague, à l'existence d'un seul atelier pour toutes les terres cuites du type « Beit Nattif » (p. 252). Aussi incertaine en principe que leur production dans un atelier unique, est la fonction des terres cuites du type « Beit Nattif ». Les figurines anthropo- et zoomorphes ont uniquement été

découvertes dans des maisons privées et des tombes, et jamais dans des sanctuaires. Elles ont toutes un support et étaient destinées à être placées debout, deux figurines disposant de trous semble-t-il pour être suspendues. De ces contextes, l'auteur conclut que ces objets ont une fonction religieuse ou magique dans le domaine privé. En application de cette conclusion, il réduit toutes les figurines bien variées de son catalogue aux types « femme nue », « cavalier » et « colombe » et rejoint du même coup les modèles d'interprétation de W. Helck, *Betrachtungen zur grossen Göttin und den ihr verbundenen Gottheiten*, Religion und Kultur der alten Mittelmeerwelt in Parallelforschungen 2, München, 1971 et de S. Böhm, *Die 'nackte Göttin'. Zur Ikonographie und Deutung unbekleideter weiblicher Figuren in der frühgriechischen Kunst*, Mainz, 1990 : la représentation de la femme nue mise dans un édifice ou sur un support est l'icône de la Déesse nue proche-orientale. L'auteur admet, au moins, que pour la femme aux bras levés, qu'il considère comme musicienne – je pense qu'il vaudrait mieux l'interpréter comme danseuse –, une interprétation comme déesse est difficile. En réalité, il me semble que ces femmes aux bras levés et les femmes enceintes ne sont pas nécessairement liées à des êtres divins, mais elles produisent une *efficacy*, c'est-à-dire elles servent de médiateurs entre les gens ayant une préoccupation particulière et le divin (cf. D. Frankfurter, « Terracotta Figurines and Popular Religion in Late Antique Egypt: Issues of Continuity and 'Survival' », dans G. Tallet & C. Zivie-Coche (Ed.), *Le myrte & la rose. Mélanges offerts à Françoise Dunand*, Montpellier, 2014, p. 129-141 ; R. Hunziker-Rodewald, « Conception, grossesse et accouchement. L'enchantement des figurines du Levant Sud à l'âge du fer », dans S. Donnat, R. Hunziker-Rodewald & I. Weygand (Ed.), « *Figurines féminines nues* ». *Néolithique – IV^e siècle ap. J.-C. Proche-Orient, Égypte, Nubie, Méditerranée orientale, Asie centrale. Actes du colloque international Strasbourg, 25-26 juin 2015*, Paris, sous presse, p. 241-255). A. Lichtenberger consacre deux des quatre derniers chapitres de son ouvrage à l'iconographie de la déesse nue proche-orientale associée au cavalier et à la colombe, notamment en Judée de l'Âge du Fer (p. 257-259, 261-262). Mais il est loin de discuter des détails iconographiques au sens propre du terme, sa présentation ne consistant qu'en un enchaînement de citations de chercheurs qui depuis 1920 observèrent la présence, entre autres, de la colombe, du cavalier et de la femme nue dès l'Âge du Bronze jusqu'à l'époque impériale romaine dans les cultures balkaniques, anatoliennes et syro-palestiniennes. En postulant des coutumes proche-orientales largement répandues et des pratiques locales qui en découlaient, sans préciser les détails concernant le corpus étudié ici, l'auteur n'apporte rien à la discussion et ne reflète que superficiellement une position comparative traditionnelle du XX^e siècle. C'est particulièrement vrai de remarques relatives à Ashéra, dans lesquelles il renvoie à une piété familiale judéenne impliquant la « Déesse nue » et les figurines pilier judéennes (cf. p. 33 ; la forme asexuée du pilier et la peinture de beaucoup de ses figurines indiquent qu'elles n'ont très probablement pas été présentées nues) sans se référer aux approches les plus récentes du sujet (cf. E. Darby, *Interpreting Judean Pillar Figurines. Gender and Empire in Judean Apotropaic Ritual*, Tübingen, 2014). Vers la fin du volume, l'auteur revient à la question de la clientèle des producteurs des terres cuites de Beit Nattif. Sur la base d'une citation rabbinique, il conclut que l'atelier concerné peut avoir produit des lampes à huile et des terres cuites pour des juifs et des païens. Pour les clients juifs,

qui après 135 n'ont probablement jamais complètement disparu du pays, l'auteur s'appuie sur le phénomène de la *longue durée*, c'est-à-dire une hypothèse de 1000 ans de continuité entre les figurines des VIII^e-VII^e siècles av. n.è. et celles de Beit Nattif. Sans pouvoir retracer la chaîne de la culture matérielle depuis l'Âge du Fer jusqu'à la fin de l'Antiquité, il postule une « ré-orientalisation » de l'Antiquité tardive, dont les porteurs ne peuvent pas être identifiés hors de tout doute comme juifs ou comme païens. Au moins, les figurines de Beit Nattif montrent, d'une part, la parenté des pratiques juives avec celles de l'environnement païen et indiquent, d'autre part, pour le judaïsme de l'Antiquité tardive, la large gamme de pratiques religieuses. Le volume se clôture par un résumé en anglais, une bibliographie et plusieurs *indices*. Il sera considéré, malgré les faiblesses relevées ici, comme un ouvrage de référence sur le corpus des figurines de Beit Nattif. Nos félicitations !

Régine HUNZIKER-RODEWALD

Achim LICHTENBERGER & Rubina RAJA (Ed.), *The Archaeology and History of Jerash. 110 Years of Excavations*. Turnhout, Brepols, 2018. 1 vol. broché, 21,6 x 28 cm, XX-277 p., 254 ill. n./b. (JERASH PAPERS, 1). Prix : 130 € + taxes. ISBN 978-2-503-57820-0.

En marge de leurs travaux menés entre 2011 et 2016 à Jérash, Jordanie (voir *AC* 87 [201]8, p. 674-675), et dans la lignée des deux volumes du *Jerash Archaeological Project* édités par F. Zayadine en 1986 et 1989, A. Lichtenberger et R. Raja publient un utile ouvrage, premier d'une nouvelle collection, réunissant une quinzaine de contributions dues à la fois aux vétérans de l'archéologie de la ville et à une jeune génération de chercheurs. C'est là une excellente initiative. Le volume apporte en effet son lot de nouveautés, qu'il s'agisse de dossiers anciennement ouverts (*macellum*, temples de Zeus et d'Artémis) ou de travaux plus récents (thermes de l'est, quartier nord-ouest et quartier sud-ouest tout nouvellement exploré). Curieusement, les éditeurs ont cru bon de présenter les communications par ordre alphabétique d'auteur, ce qui est absurde, au lieu de leur préférer une présentation chronologique ou thématique. La lecture du volume en est inutilement perturbée. On en présentera ici les résultats les plus saillants en respectant un ordre logique. Deux communications posent le contexte : Eva Mortensen livre un minutieux inventaire des voyageurs qui visitèrent Jérash avant la Première Guerre mondiale et des archives graphiques et photographiques produites alors (p. 167-186) ; il comprend de nombreuses nouveautés que l'on se réjouit de voir traitées en détail dans le second volume annoncé de la collection. De son côté, David D. Boyer présente (p. 59-86), dans le sillage des travaux du regretté Jean Sapin (1930-2015), ce qui constitue sans doute la première analyse géomorphologique approfondie du territoire proche de la ville (dans un rayon de 5 km). L'article comprend une remarquable étude de l'occupation de la région, du Paléolithique au XIX^e s., essentiellement axée sur la gestion de l'eau, y compris par aqueducs pour la période romaine. Particulièrement neuve également, l'étude de l'érosion accélérée des sols et celle des glissements de terrain qui ont altéré la topographie de la ville et de ses alentours, aux V^e, VI^e et VII^e siècles. Mis à part une présentation par M. al-Nahar du site néolithique de Tell Abu Suwwan (p. 7-14), les

dossiers concernent les époques hellénistique, romaine, byzantine et islamique. J. Seigne livre (p. 207-214) une description rapide des transformations architecturales intervenues entre 69/70 et 135/140 dans le *naos* du sanctuaire de Zeus (*i.e.* avant les développements de la seconde moitié du siècle) ; il souligne les originalités planimétriques du bâtiment et suggère de les expliquer par une fonction oraculaire connue par diverses inscriptions. Il propose ensuite de rechercher dans cette évolution un écho à l'attitude des Geraséniens durant les deux guerres juives et de voir dans la séquence destruction/reconstruction du bâtiment dans les années 135/140, un reflet direct d'une sanction impériale d'Hadrien à l'encontre de la ville, par ailleurs illustrée par un dossier épigraphique nourri. Deux auteurs reviennent sur les travaux menés par l'équipe italienne dans le sanctuaire d'Artémis : M. Brizzi présente (p. 87-110) une séquence constructive du temple d'Artémis (succession de phases, non pas chronologie absolue), rappelant l'inachèvement de la péristasis et identifiant un changement de programme intervenu dans la *cella* en cours de construction (si je saisis bien, sans doute à l'époque sévérienne) ; il avance ensuite l'hypothèse selon laquelle les développements intervenus à l'époque antonine sur la terrasse supérieure font écho à ceux illustrés par le temple de Zeus, et suppose l'existence d'un sanctuaire ancien – à Artémis, à côté d'au moins un autre sanctuaire repéré sous la cathédrale – en partie basse, très largement occulté par d'importants remblais, à l'inverse du temple de Zeus où ces éléments antérieurs furent intégrés dans une cour basse toujours utilisée ; il suggère enfin de rechercher au croisement du « *cardo* » et de l'axe central de cet immense complexe, plusieurs dispositifs à la gloire du couple impérial Antonin et Faustine et de ses fils adoptifs, dans deux monuments absidés autrefois interprétés comme nymphées ; ces derniers définiraient un espace politico-religieux trapézoïdal, fermé par un bâtiment que M. Brizzi qualifie de *triporticus*, transformé dès l'époque sévérienne en rue à portique transversale au « *cardo* », alors doté d'un arc aujourd'hui disparu. Le dossier est assurément intéressant, orienté par de nombreuses inscriptions remployées dans des bâtiments byzantins du secteur, mais il conviendrait de l'étayer par des descriptions architecturales précises, des relevés et du mobilier archéologique. R. Parapetti présente (p. 187-194) les résultats de sondages ouverts en 2012 sur un autel-tour axial situé à l'ouest du « *cardo* », révélant de nombreux remplois (dont des couronnements de merlons), monument abandonné selon lui à l'époque antonine – mais pas selon M. Brizzi (p. 101) – et qu'il propose de dater du tournant des I^{er}/II^e s. ; il publie par ailleurs plusieurs restitutions du « complexe impérial » susmentionné et signale divers travaux de restauration menés entre 2008 et 2014 dans ce même secteur. Th. Lepaon, N. Turshan et Th. Weber livrent (p. 131-142) quelques éléments de la fouille menée ces dernières années dans un grand complexe balnéaire situé dans le quartier est de la ville. Cet imposant bâtiment (8000 m²), exceptionnellement bien conservé et qui a livré un remarquable ensemble de sculpture (cf. E.A. Friedland, *AJA* 107.3 [2013], p. 413-448), a été construit dans la seconde moitié du II^e s. ; il a ensuite connu un important accroissement, au plus tôt à l'époque sévérienne, qui s'est traduit par l'adjonction d'une quinzaine de grandes pièces distribuées autour d'une cour de *ca* 50 x 12 m, centrée sur une large abside semi-circulaire (diam. 22,40 m) ouverte au milieu de l'un de ses longs côtés et dans laquelle il faut vraisemblablement rechercher une pièce destinée à honorer la famille impériale. C'est dans ce secteur qu'une fouille a été ouverte en 2016 ; outre la découverte d'une grande piscine

dans le *frigidarium*, elle a mis au jour de nouveaux éléments de statuaire et des fragments inscrits mais surtout une séquence qui s'étend jusqu'aux occupations postérieures à la destruction du bâtiment intervenue au milieu du VIII^e s. A. Uscatescu et M. Martin-Bueno reviennent (p. 215-240) sur les travaux anciennement menés par une équipe espagnole sur le *macellum* du quartier ouest (dont on notera en passant l'articulation topographique avec le sanctuaire de Zeus via le « *cardo* » et la place ovale). De plan octogonal (comme à Bosra), et originellement à entrées multiples, il aurait été construit entre les années 120/125 et, au plus tard, la fin du II^e s. ; il a connu une importante reconstruction dans la seconde moitié du V^e siècle et une réaffectation au moins partielle de son espace de vente de viandes (et poissons + produits dérivés ?) en une teinturerie à l'époque byzantine avant d'être totalement détruit au milieu du VII^e s., seule une petite partie de sa ruine (exèdre 4) étant réutilisée à l'époque omeyyade. En marge de nouveaux commentaires apportés à une intéressante inscription sur mosaïque retrouvée dans l'une des boutiques du « *cardo* » (*Bull. ép.*, 2008, 571, révisée aux p. 232-236), les auteurs présentent une brève mais utile synthèse relative aux locations d'espaces publics et aux constructions civiles de Jérash aux V^e-VI^e siècles. L'article se clôt par un appendice épigraphique qui apporte quelques corrections de lecture à *SEG* 58, 1773, livre une dédicace inédite au gouverneur d'Arabie Tiberius Iulius Iulianus et une nouvelle édition de l'inscription sur mosaïque susmentionnée. D. Baldoni présente (p. 15-37) les résultats d'une fouille menée en 1991/92 sur une boutique du « *cardo* » située immédiatement au nord de la large façade du sanctuaire d'Artémis. Ce secteur a révélé des vestiges non perturbés par la construction du sanctuaire antonin qui respectent l'orientation d'une voie secondaire oblique Est-Ouest ; ils sont apparemment datés de la fin du I^{er} s. de n. è. et sont occupés jusqu'au milieu du IV^e s. Après une phase d'abandon, cet espace situé à l'intersection de deux axes importants de la ville est radicalement transformé et utilisé comme *thermopolium*, entre le milieu du VI^e et le milieu du VII^e s. ; il livre ainsi un assemblage de référence pour le mobilier céramique de ce type d'établissement, étudié ici par D. Baldoni, et qui rendra de fiers services aux céramologues. I. Kehrberg-Ostrasz se penche (p. 119-129) sur la multiplication des dépotoirs liés à des ateliers de production céramique (et pas uniquement dans l'hippodrome partiellement désaffecté), et conclut à l'existence d'une production locale quasi industrielle à vocation régionale élargie, entre l'époque tardo-romaine et l'époque byzantine au moins. A. Lichtenberger et R. Raja présentent (p. 143-166) une étude diachronique de l'occupation du quartier nord-ouest exploré par l'équipe germano-danoise qu'ils dirigent : les témoignages antérieurs à la création de la province d'Arabie sont très limités, les 24 sondages ouverts entre 2011 et 2016 ayant révélé des carrières, vraisemblablement exploitées à l'occasion de l'extension urbaine du tournant des I^{er}/II^e s. et/ou lors de la construction du rempart. De cette époque datent également deux grands réservoirs rupestres de 40 x 18 m et 18 x 12 m, creusés dans ce secteur le plus élevé de la ville *intra-muros* et alimentés par un aqueduc ; ils furent utilisés, l'un jusqu'à l'époque tardo-romaine, l'autre jusqu'à l'époque byzantine. Le secteur présente une succession de terrasses artificielles assurément aménagées au V^e s. voire plus tôt. Plusieurs sondages ouverts dans l'axe du « *decumanus* nord » – construit entre le tétrapyle du « *cardo* », l'odéon et l'agora – révèlent que le projet urbanistique initial ne fut jamais poursuivi vers l'ouest et que le secteur resta ouvert, sans doute

occupé par des jardins (abris sous roche et éléments de pressoirs). Aucune trace de nécropole n'y a été décelée. Le secteur de la synagogue tardo-antique, transformée en église au début du VI^e s., recèle d'importants dépotoirs témoignant de transformations majeures intervenues à partir du IV^e s. ; un complexe ecclésiastique, sans doute articulé sur l'église, s'y développe après le milieu du VI^e s., ce dont témoignent deux nouvelles inscriptions sur mosaïques datées (*Bull. ép.* 2017, 612). Le secteur est ensuite occupé par divers bâtiments domestiques (époque islamique récente et médiévale). Trois études concernent du matériel : P.-L. Gatier publie (p. 111-117) un ex-voto inédit (inscription grecque) remployé dans l'hippodrome et offert au III^e s. par un membre de l'administration romaine à Gérasa à une déesse de nom inconnu. P. M. Watson revient (p. 257-272) sur l'iconographie des « Jerash Bowls » (VI^e-VII^e s.) tandis que I. et W. Schulze présentent (p. 195-205) le matériel numismatique issu des fouilles du quartier nord-ouest, l'analyse portant plus précisément sur les productions d'époque omeyyade. Deux autres excellents articles (A. Walmsley et L. Blanke) traitent des époques omeyyade et abbasside et sortent donc du cadre chronologique de *L'Antiquité Classique*. En définitive, ce volume se révèle extrêmement utile en ce qu'il présente du matériel inédit, soulignant au passage la grande quantité de données produites par diverses équipes qui attendent toujours d'être publiées, et l'importance de ces informations, mises au jour dès le début du XIX^e siècle, à intégrer dans une synthèse qui... reste à écrire. Index.

Laurent THOLBECQ

Walter D. WARD (Ed.), *The Socio-Economic History and Material Culture of the Roman and Byzantine Near East. Essays in Honor of S. Thomas Parker*. Piscataway (NJ), Gorgias Press, 2017. 1 vol. relié, 16 x 23,7 cm, XLII-391 p., ill. n./b. & coul. (GORGIAS STUDIES IN CLASSICAL AND LATE ANTIQUITY, 22). Prix : 190 \$. ISBN 978-1-4632-0701-4.

Ces mélanges réunissent une douzaine d'articles offerts par des collègues et d'anciens étudiants à S. Thomas Parker, archéologue et historien américain (North Carolina State University, Raleigh) dont les travaux sur le *Limes Arabicus*, sur le camp légionnaire de Lejjun (Jordanie), sur la ville portuaire romano-byzantine d'Ayla (Aqaba) et plus récemment sur le rempart nord de Pétra, marqueront durablement notre connaissance de la province romaine d'Arabie. Ses quatre parties, « prospections », « culture matérielle et écrite », « armée » et « économie », recouvrent les champs de recherche auxquels S. Th. Parker aura le plus contribué. Je me limiterai à en présenter quelques communications représentatives. Côté prospections, Ch. Ben-David étoffe le dossier des voies reliant le Ghor al-Safi, la région située au sud-est de la mer Morte, et les plateaux moabite et édomite transjordanien, à l'époque romaine (et en réalité byzantine) ; si les résultats sont loin d'être décisifs, l'importance de Zôora (forteresse nabatéo-romaine d'Umm at-Tawabeen, établissement romano-byzantin de Kh. esh-Sheikh 'Īsā et nécropole d'al-Naq') comme pivot entre la Judée/Palestine et la province d'Arabie en est utilement rappelée. Pour la culture matérielle, c'est sans doute l'article de T. Erickson-Gini et de Ch. A. Tuttle qui retiendra le plus l'attention : reprenant le dossier de la maison H 1, partiellement fouillée entre 1974 et

1977 par le tout jeune Kenneth W. Russell à proximité du « Temple aux lions ailés » de Pétra, et que sa disparition inopinée en 1992, à peine âgé de 42 ans, avait laissé en déshérence, les auteurs bousculent plusieurs certitudes, à propos de la typochronologie de la céramique fine nabatéenne et, partant, de la chronologie de la ville. À la lumière de données recueillies dans le Négeb, T. Erickson-Gini considère en effet que cette demeure, plutôt modeste et construite dans le courant du I^{er} s. de n.è. (1) témoignerait de réparations consécutives à un séisme intervenu au début du II^e s. et (2) aurait été abandonnée entre la fin du II^e et le début du III^e s. de n.è. – et non un siècle plus tôt –, peut-être à la suite d'une épidémie (suivant en cela une hypothèse émise en 2001 par P. M. Bikai et M. A. Perry suite à l'étude des "Petra North Ridge Tombs", mais en réalité abandonnée depuis). Plusieurs assemblages contemporains (ca 150-225) provenant du « Temple aux lions ailés » sont publiés à titre de comparaison (mais les planches sont hélas quasi illisibles), ce qui est une contribution essentielle au débat. Ceci étant, si la mise en perspective des premières propositions chrono-typologiques provenant des fouilles de Ez-Zantur et du « Temple aux lions ailés » est assurément salutaire, l'existence d'un séisme au début du II^e s. ne me paraît pas encore définitivement établie (en particulier si l'on doit réviser la typochronologie de S. G. Schmid), pas plus que celle d'un abandon du secteur suite à une épidémie (dans cette hypothèse, on pense bien entendu à la « peste antonine » – *i.e.* la variole ? –, qui se propage dans l'Empire durant la seconde moitié du siècle, bien que cette épidémie ne soit pour l'heure pas attestée dans les nécropoles de la région et que ce ne soit là qu'une des causes envisageables de l'abandon des vestiges, si l'hypothèse d'un abandon doit effectivement être retenue, ce qui est loin d'être établi...). En d'autres termes, si elle devait se confirmer, la révision chronologique constituerait assurément une avancée décisive du point de vue de la culture matérielle, et ses conséquences interprétatives seraient nombreuses, mais pour le reste, la prudence reste de mise, et l'on se gardera d'étendre trop rapidement à Pétra des propositions interprétatives avancées dans le Négeb méridional, dans un contexte géographique, politique et socio-économique différent. Signalons aussi, dans cette partie « culture matérielle », la petite étude par E. C. Lapp de quatre lampes d'époque impériale dites « à la grenouille », produites en Égypte et retrouvées à Ayla et Lejjun ; l'auteur y conclut, entre autres, à l'existence, pas inattendue mais désormais avérée archéologiquement, de liens maritimes et/ou terrestres entre Ayla et Clysma (Suez). Enfin, D. F. Graf et A. M. Smith II proposent, en marge de la publication d'une modeste épitaphe nabatéenne de Bir Madkhur, un long excursus selon moi largement spéculatif relatif aux noms basilophores et à la divinisation des dynastes nabatéens. Pour la partie « armée », signalons les contributions de J. P. Oleson et de Z. T. Fiema : le premier, sur base de travaux minutieux réalisés sur le camp de troupes auxiliaires de Humayma (Hawara), mène une étude générale des proportions planimétriques de 45 camps militaires romains et tardo-antiques de Jordanie et établit l'utilisation du *pes monetalis* (0,296 m) dans une cinquantaine de camps du Proche-Orient. Le second recueille les témoignages textuels (littéraires et épigraphiques) relatifs à la présence de militaires à Pétra, durant les époques romaine et byzantine ; il conclut à la présence plutôt marquante d'une armée d'occupation, moins justifiée à ses yeux par des menaces extérieures que par la nécessité d'assurer la paix civile et la bonne administration de la province. La dernière partie « Économie » comprend trois

articles. Signalons en particulier la contribution de K. G. Holum, rédigée quelques mois avant sa disparition, sur les liens économiques qui relient à l'époque tardo-antique Césarée Maritime à son arrière-pays, source essentielle de richesse pour son élite urbaine ; l'étude souligne la validité du modèle Finleyen, auquel sont intégrés deux nouveaux paramètres : Césarée est le siège de l'administration politique et fiscale provinciale et l'Église y tient un rôle économique qui ne peut être sous-estimé. Cette étude de cas contraste donc radicalement avec le modèle mis en lumière par S. Th. Parker pour Ayla, port de commerce largement dépourvu de ressources agricoles. Cette dernière image est également quelque peu nuancée par J. H. Ramsay qui réunit les témoignages archéobotaniques de productions du sud transjordanien – l'étude porte sur Ayla, Pétra, Humayma, Bir Madkhur et 'Ayn Gharandal –, soulignant l'existence d'une production céréalière locale en dépit de l'aridité de l'environnement, l'importance du transport de nourriture à plus ou moins courte distance (par ex. des fruits secs) et l'impact ponctuel des importations céréalières liées à la présence d'unités militaires romaines. Le volume comprend une belle notice biographique et une utile recension de la production scientifique de S. Thomas Parker, couvrant les années 1975-2016. Mais son prix – 190 \$ – est décidément prohibitif.

Index.
Laurent THOLBECQ

Touatia AMRAOUI, *L'artisanat dans les cités antiques de l'Algérie (I^{er} siècle av.n.è. – VI^e siècle ap. n.è.)*. Oxford, Archaeopress, 2017. 1 vol. 20,5 x 29 cm, XX-425 p., 356 fig. (ARCHAEOPRESS ROMAN ARCHAEOLOGY, 26). Prix : 50 £. ISBN 978-1-78491-667-1.

Cet ouvrage est issu d'une thèse de doctorat soutenue en cotutelle à Lyon II et à Alger II en 2013. Il porte sur l'artisanat et la production dans les villes des provinces romaines correspondant aujourd'hui à l'Algérie et s'appuie sur une longue investigation dans les archives et une patiente recherche de terrain. Le sujet était attendu car l'artisanat n'était pas la préoccupation première des archéologues des générations précédentes. Le thème paraissait sans doute trop anodin pour les fouilleurs des sites prestigieux de Mauritanie césarienne et de Numidie, mais aussi les techniques d'investigation d'hier ne permettaient guère d'identifier les vestiges les plus modestes. Aujourd'hui la production, la transformation des produits, leur commercialisation sont à l'ordre du jour. La prise de conscience de la qualité des techniques antiques et de la dynamique économique sont des phénomènes très récents. Aussi est-ce avec un grand intérêt que l'on prend connaissance de ce travail imposant qui fait le point, rassemble une documentation considérable, déblaie le sujet et ouvre la porte à des recherches ultérieures. Trois parties classiques, l'inventaire descriptif et raisonné des installations artisanales, où l'on retrouve les sites connus de Cherchel, Sétif, Tipasa, Tiddis, Constantine, Djemila, Lambèse, Timgad ; les productions, alimentaires, textiles, métallurgiques, céramiques, verrières ; et une réflexion sur le monde des artisans et la topographie des lieux de production dans le contexte de l'économie urbaine. Dans bien des cas, le travail s'apparente à une sérieuse révision des hypothèses anciennes souvent hâtives et les identifications avancées de *fullonicae*, de fabriquer de céramique ou de *garum* ont demandé de nouvelles expertises critiques que

l'auteur formule avec beaucoup d'à-propos et de compétence. La comparaison avec l'Occident est souvent intéressante et confirme les tendances actuelles de la recherche, notamment la présence de l'artisanat au sein de la ville, un artisanat à usage local, régional ou suprarégional. En Afrique comme ailleurs dans l'Empire, le mythe de la ville consommatrice fait place à une « commercial city » active et bien équipée. D'autres remarques concernent les pratiques ou traditions originales dans les outils et savoir-faire qui peuvent changer d'une région à l'autre, par exemple la chaîne opératoire en matière de foulonnerie, ou les types de meules et pressoirs. Un autre point acquis concerne le dynamisme des activités artisanales entre la fin du IV^e et le VI^e siècle. S'il y a des abandons, il y a aussi des prolongements voire des développements, avec des recompositions des espaces et des fonctionnements urbains. La problématique est nouvelle et ouverte. 356 figures, plans, dessins, photographies, graphiques complètent un texte fourni et font de ce bilan critique le point de départ obligé pour les travaux que l'on souhaite nombreux sur les artisanats dans les régions concernées.

Georges RAEPSAET

François BARATTE, Véronique BROUQUIER-REDDÉ & Elsa ROCCA (Ed.), *Du culte aux sanctuaires. L'architecture religieuse dans l'Afrique romaine et byzantine*. Actes du colloque international de Paris (18-19 avril 2013). Paris, Éditions de Boccard, 2018. 1 vol. 21 x 29 cm, 376 p., nombr. ill. (ORIENT & MÉDITERRANÉE. ARCHÉOLOGIE, 25). Prix : 89 €. ISBN 978-2-7018-0442-2.

The reviewed publication is a compilation of 23 papers delivered at a conference devoted to new research into religious architecture of Roman and Byzantine Africa. It bears witness to the work of numerous international archeological missions, but first of all, it is a result of the French contribution into the development of archeology and archeologists across the Maghreb. It provides an overview of current research avenues and thus it is not a coincidence that the texts have been grouped into three chapters dealing with pagan temples, their characteristics and architectural transformations, religious practices, rituals and sacrifices as well as development of Christian temples and their survival throughout changing historical conditions. As emphasized by the editors in the introduction to the work, the majority of the texts focus on “longue durée”, the continuation and transformation of the religious life in temples in the context of political, economic and cultural changes. The analytical studies of African shrines are characterized by an interdisciplinary approach incorporating architecture, archeology, epigraphy and history as well as their emphasis on the evolution of architectural forms in the historical context of the dynamic interplay between temples' functions and their changing cultural environment. The current research standards have been largely inspired by the recent work done in Thugga, as reflected in the discussion on the changes in spatial arrangement of the town's forum – its sacred architecture in particular – from the Numidian period to the Roman period. It emphasizes the importance of analysis of religious architecture in the context of urban development of a town (J.-C. Golvin *et al.*). Similarly, the analysis of a monumental complex located south of the Bulla Regia theater shows the benefits of studies on construction techniques and architectural detail for understanding of the dynamics of the spatial

organization of religious architecture and, in consequence, its function during various historical settings (H. Ksouri). Nonetheless, analyses of religious architecture do not absolve researchers from the responsibility of making an effort to draw documentation, as underscored by the reconstruction of a supposed *capitolium* in Ammaedara (J.-C. Golvin *et al.*). The emphasis on evolution of the architecture itself and its urban context shared by many studies revealed also the difficult problem of a decline of functioning of temples which was not noticed in older archeological works and which is exemplified by the analysis of Sanctuary D in Volubilis (V. Brouquier-Reddé *et al.*). However, the temple with two *cellae* dated back to the times of the Mauretians described in the said paper calls for extreme caution in interpretation of religious practices. Moreover, at times places of worship cannot be clearly recognized, as was the case with the Mauretanian complex in Kouass, on the Atlantic coast (M. Kbir Alaoui *et al.*). It is significantly simpler in situations where archeological work can be verified by accompanying Latin inscriptions including information regarding a given architectural complex and the function of a sanctuary, as seen in the case of the temple of the imperial cult in Aradi (A. Ben Abed-Ben Khader *et al.*). The studies compiled in the reviewed publication reflect progress of the Mediterranean archaeology which, thanks to new methods and research instruments, has entered a phase of more in-depth analyses of earlier archeological works which were too often focused solely on unearthing architecture of ancient towns. Naturally, this does not equal abandoning attempts at making new discoveries, as convincingly proven by studies in Zama Regia and the discovery of the region's first temple to the god Attis (A. Ferjaoui *et al.*). Nevertheless, modern archeology is capable of significant advances in studies concerning religious practices, sacrifices and rituals, which require analysis of materials commonly omitted in earlier works. The discovery of a tophet of Ba'al Hammon in Althiburos does not only attest to the strong Punic traditions within Numidia, which in Roman times gave rise to the cult of Saturn: the field of urns and steles unearthed there, supplemented with anthropological and bioarchaeological analyses, also sheds new light on religious practices and the subject of child sacrifice within this temple, which was virtually abandoned in the 4th c. AD (N. Kallala *et al.*). Similarly, new trial trenches in Temple B overshadowing Volubilis provided valuable insights about its architectural evolution and, even more so, its functioning in the context of previously discovered several hundred steles, as well as pottery and urns for ashes evidencing sacrificial practices in the period spanning from the 1st c. BC to at least the 3rd c. AD (V. Brouquier-Reddé *et al.*). The role of iconographic studies in the context of the newly found temples remains important for understanding religious realities, as convincingly shown by a new analysis of votive steles from the Mactaris and Zama Regia regions witnessing the cult of Ba'al Hammon-Saturn as well as *Caelestis-Nutrix* (A. M'Charek). Their interpretation at times reveals significant modifications of traditional Punic motives in local cultural, religious and artistic environments (A. Limam). Studies of African sanctuaries and religious cults provide important evidence concerning problems studied in other regions of the ancient world. In the Uthina (Jebel Oust) colony, an anonymous Roman temple with a source of hot water supplying the nearby public baths, illustrates the blurred boundary between the religious and secular use of hot springs (A. Ben Abed-Ben Khader, H. Broise, J. Scheid), a case similar to that of the temple of *Aqua*

Septimiana in Timgad where the spring was offered to residents of the town by the epigraphically confirmed *Genius patriae* and *Dea patria* along with other deities including Serapis and Asclepius (J.-P. Laporte). This architecturally complex seven thousand square meter sanctuary also contained a *viridarium*, thus indicating the presence of gardens in temples of Roman Africa studied already since the 1990s through the initiative of W.F. Jashemski. The identification of such temple gardens significantly alters our understanding of the relationship between people and gods during the Roman times (A.-A. Malek). In terms of private worship, the households of African towns constitute an important area of research with their *lararia*, *sacraria* and altars located not only in the public sections of the dwellings but also within the *cubicula*, as seen in Volubilis and other cities of Mauretania Tingitana (N. Brahmi). Problems of African sanctuaries in the context of “longue durée” extend into late Antiquity when the conscious policy of the Roman state called the potential continuation of earlier religious traditions into question. In this context, the example of a Punic temple in Kerkouane is significant, since although it had been abandoned in the mid-3rd c. BC, its status of a pagan holy place lingered well into the 5th c. AD (M. Fantar). On the other hand, the famous quarries of Numidian marble in Chimtou, on the hill Bourfifa, reflects the layering of various religious cults – from a monumental altar in memory of Massinissa which, over time, was transformed into a temple of Ba’al Hammon-Saturn with numerous votive steles, to a Christian basilica. The “Holy Hill” was also home to the temples of *Dea Caelestis* as well as *Dii Mauri* and was a place of worship for a number of other deities including *Deus Sanctus Infernus* tied to the functioning of imperial quarries (M. Khanoussi). Late Antiquity is marked by an outflow of human activity from the towns to the country which prompted researchers to become aware of the need for a more in-depth analysis of the Christianization of the rural areas. This can be observed in Cyrenaica where the density of rural settlements with their numerous churches evidences prosperity of the Libya Superior province prior to the Arab invasions in the mid-7th c. AD (V. Martin). A similar picture also emerges in western provinces, for example around the area of Ammaedara, Thelepte, Cilium and Sufetula (F. Béjaoui). Such studies usually have to be limited to field surveys and documentation, but occasional excavation works provided extraordinary results illustrating the relation between church architecture and liturgical practice, for instance in Henchir Beghil, a large center of ceramic production (T. Ghali). Incidentally, pottery discovered in Christian temples, such as the basilicas and episcopal complex in Aradi (Sidi Jdidi), speaks volumes not only about the way these structures were used but also about the activities of local religious communities and their economic status (T. Mukai). The presented publication clearly proves that the problems of “longue durée”, the continuation and transformation of religious phenomena in urban and rural environments over the centuries, require meticulous study. From this perspective, the analysis of the Sidi Ghanem mosque in Mileu, a town in Numidia with continuous settlement stretching from Antiquity to modern times, may be seen as a warning, since although it seems to be erected on walls of structures dated back to Antiquity, it is separated from the actual level of the ancient town by a thick layer of nearly sterile soil (Y. Abeiche, S. Slimani).

Jerzy ŻELAZOWSKI

Umberto PAPPALARDO & Rosaria CIARDIELLO, *Die Pracht römischer Mosaiken. Die Villa Romana del Casale auf Sizilien*. Darmstadt, WBG – Philipp von Zabern, 2018. 1 vol. relié, 208 p., 162 pl. coul. Prix : 49, 95 €. ISBN 978-3-8053-4880-5.

En 1997, la *villa* romaine du Casale, à Piazza Armerina, est inscrite par l'Unesco au Patrimoine mondial de l'humanité. Cette décision marque pour l'édifice, fatigué par des décennies de tourisme destructeur et de structures vieilles, le début d'une nouvelle vie. Une campagne de restauration des mosaïques et des peintures murales mobilise, pendant cinq ans, de nombreux experts, un nouveau dispositif de circulation est installé, où le bois et le verre recyclé remplacent le plastique et le fer et – initiative de première importance – de nouvelles campagnes de fouille sont entreprises par l'Université de Rome (La Sapienza, P. Pensabene), qui permettent d'agrandir la surface connue de la *villa* et de confirmer, d'affiner ou de modifier différents points de la chronologie. Au sein d'un Parc archéologique remodelé, l'édifice rouvre ses portes, le 4 juillet 2012, promis à un succès déjà confirmé aujourd'hui. Telles sont les raisons de la parution de ce beau livre, si bien illustré, qui est essentiellement destiné au grand public cultivé. La première partie (Introduction) est due à U. Pappalardo : après une présentation rapide de la *villa* dans son environnement géographique et historique, l'auteur commente largement les restaurations du bâtiment et des mosaïques. La question de l'identification du propriétaire, qui a toujours passionné les esprits et a beaucoup varié au cours des années, est également abordée : même si l'incertitude du nom demeure, pour Pappalardo, on peut affirmer, au vu de l'architecture et du caractère du décor, qu'il ne pouvait s'agir que d'un haut fonctionnaire de l'administration impériale (civile ou militaire) – c'est la solution généralement admise aujourd'hui. Notons que l'interprétation intéressante mais trop récente (2017) de B. Steger (cf. *AC* 87 [2018], p. 697-700) n'a pu être prise en compte ici, même si l'ouvrage est cité dans la bibliographie finale. Les problèmes de l'origine africaine des ateliers et de la chronologie des pavements ne sont que rapidement esquissés, tandis que l'intérêt se marque davantage pour « les artisans au travail » (questions techniques relatives à la fabrication des mosaïques). Le chapitre se conclut sur une classification des thèmes (motifs décoratifs et géométriques, scènes de la vie quotidienne, scènes de genre, scènes mythologiques), qui définissent la *villa*, dans sa *pars urbana* (*locus amoenus* où le *dominus* s'adonne aux plaisirs intellectuels), comme dans sa *pars rustica* (lieu de production qui assure à la famille sa richesse). En annexe, on trouvera la traduction des témoignages de Pline (XXXVI, 61, 185-189) et de Vitruve (VII, 2-5) sur l'art de la mosaïque. La deuxième partie du livre, confiée à Rosaria Ciardiello, est consacrée à la description des pavements, conçue comme un itinéraire à travers la *villa*, itinéraire dont la poursuite est facilitée par la présence, au début du livre (p. 8-9), d'un grand plan où chaque salle est soigneusement numérotée. Au fil de la promenade, se distribuent les informations sur la fonction des lieux (thermes, palestres, *aula* basilicale...) et les analyses des mosaïques elles-mêmes, où sont souvent cités les auteurs des recherches antérieures. La diversité de ces avis peut nuire parfois à la cohérence du développement : alors qu'au début une chronologie au IV^e siècle, en deux phases – constantinienne et théodosienne –, est affirmée pour les mosaïques, R. Ciardiello signale, dans son commentaire des scènes à personnages, les identifications de G. V. Gentili relatives aux membres de la famille de l'empereur

Maximien (fin du III^e s.), en qui il voyait le propriétaire de la *villa* (mais son hypothèse n'a pas été retenue). C'est sans doute le désir de fournir l'information la plus complète possible qui a primé ici sur une position plus logique – qui eût été d'opter toujours pour la même solution. Mais le but était, dans ce livre, d'éclairer le mieux possible un large public ; le lecteur soucieux d'une vision plus scientifique n'a d'ailleurs pas été tout à fait oublié puisqu'une bibliographie très complète est à sa disposition en fin de volume. Insistons enfin sur la qualité de l'illustration : les excellentes photographies de Luciano et Marco Pedicini contribuent pleinement à justifier le titre de l'ouvrage, « La splendeur des mosaïques ».

Janine BALTŸ

Jutta DRESKEN-WEILAND, *Mosaics of Ravenna. Image and Meaning*. Regensburg, Schnell & Steiner, 2016. 1 vol. relié, nombr. ill. Prix : 86 €. ISBN 978-3-7954-3206-5.

Ce très beau livre sur les mosaïques de Ravenne, également publié en allemand sous le titre *Die frühchristlichen Mosaiken von Ravenna. Bild und Bedeutung* chez le même éditeur, comprend, entre un court prologue et une brève conclusion, trois grandes parties entre lesquelles sont répartis les monuments de Ravenne décorés de mosaïques d'après leur fonction (je traduis les titres) : I. « Une sépulture privée et ses mosaïques : le Mausolée de Galla Placidia » (on notera que l'auteur accepte l'interprétation devenue maintenant évidente que ce n'était pas la sépulture de Galla Placidia. Le titre du chapitre aurait peut-être pu l'indiquer, mais ce n'était sans doute pas nécessaire dans la mesure où c'est devenu un *locus communis*) ; II. « L'iconographie des espaces baptismaux » qui regroupe évidemment le Baptistère de la cathédrale, expression que l'auteur préfère à celle de Baptistère des Orthodoxes, et le Baptistère des Ariens ; III. « L'iconographie des mosaïques dans les édifices ecclésiastiques » (« church buildings », partie où l'on trouve, sans surprise, Saint-Apollinaire-le-Neuf, Saint-Vital, Saint-Apollinaire in Classe, et, en dernier, « Un oratoire privé : la chapelle archiépiscopale »). C'est sans doute la présence de ce dernier ensemble qui a empêché de donner à cette troisième partie le titre plus simple de mosaïques d'églises. En fait ce regroupement thématique correspond à peu près à un ordre chronologique sauf précisément pour la chapelle archiépiscopale qui avait sa place, d'après la chronologie acceptée par l'auteur, après les pages consacrées à Saint-Apollinaire-le-Neuf ou même avant celles-ci puisque les mosaïques des deux monuments sont contemporaines. Malgré le titre qui donne l'impression que J. Dresken-Weiland consacre le livre entièrement aux mosaïques et à leur signification, on voit facilement qu'il s'agit en fait d'un livre consacré aux monuments paléochrétiens de Ravenne. En effet, pour chaque monument étudié, quelques pages sont consacrées à l'architecture, ce qui était indispensable pour un livre visant clairement un lectorat allant au-delà du cercle restreint de spécialistes. Dans cette perspective, il n'aurait pas été inutile d'inclure dans les illustrations les plans des principaux monuments, qui auraient facilité la lecture, par exemple pour un monument aussi complexe que Saint-Vital, mais c'est le cas aussi pour le Baptistère de la cathédrale où l'emplacement des mosaïques (dont l'auteur tire des conclusions intéressantes) aurait ainsi pu être rendue visible. Mais c'est bien sûr sur les mosaïques que porte l'essentiel du livre ; et, pour ce qui est des mosaïques, c'est l'iconographie qui est l'élément principal, ce qui

semble d'ailleurs impliqué par le sous-titre du livre qui met l'accent sur la signification de ces mosaïques. L'auteur n'oublie pas pour autant l'aspect stylistique (voir, par exemple, p. 103 pour le Baptistère des Ariens ou encore, p. 162-163, la belle description des prophètes de Saint-Apollinaire-le-Neuf très bien mis en valeur). Parfois on a effectivement affaire à une description très classique de ces mosaïques de Ravenne. Il est difficile de rendre compte en détail de ce livre, ne serait-ce qu'en raison de la richesse et de l'importance des monuments qui sont son objet. Ce n'est sans doute pas un hasard si, à un intervalle assez rapproché, ont paru deux livres, chez le même éditeur d'ailleurs, livres certes différents dans leur conception et leur approche (C. Jäggi, *Kunst und Kultur einer spätantiken Residenzstadt : die Bauten und Mosaiken des 5. und 6. Jahrhunderts*, Regensburg 2016, en plus de celui qui fait l'objet de ce compte rendu). C'est évidemment un livre qui s'appuie sur la monumentale œuvre de F.W. Deichmann sur Ravenne qui reste important et essentiel pour sa documentation très précise si l'on veut reprendre de nombreuses questions. Mais il permet de mettre à jour un certain nombre de problèmes, de proposer des interprétations neuves. Il était important également d'avoir un livre regroupant de nombreuses photographies en couleurs des mosaïques de Ravenne, mais aussi, en noir et blanc, de nombreuses photographies de comparaison. La richesse et la qualité de cette documentation photographique contribuent à l'importance de l'ouvrage. Elles le rendent aussi attrayant pour un public plus large, car malgré son niveau scientifique, la lecture en reste aisée ; un large public d'étudiants devrait y trouver beaucoup de profit. On se contentera ci-dessous de souligner quelques interprétations qui paraissent particulièrement importantes et de noter aussi quelques peu nombreuses divergences. Il est par exemple intéressant de noter le rapprochement que fait l'auteur, p. 23, entre le Christ représenté assis et les représentations de Zeus/Jupiter dans la même position, même si cette analogie ne me semble pas essentielle pour le Christ Bon Pasteur du mausolée de Galla Placidia (j'avais, de mon côté, essayé de montrer que cette ressemblance avait sans doute retardé l'apparition de représentations du Christ barbu trônant). Plus généralement, on apprécie les interprétations précises proposées pour les différentes images qui décorent ce mausolée, par exemple l'idée que la présence de saint Laurent est liée à une vénération familiale ou encore la remarque sur la direction du geste des apôtres vers saint Pierre. Pour le Baptistère des Orthodoxes, J. Dresken-Weiland considère qu'il va de soi que, dans l'état originel de la mosaïque, le Christ était imberbe ; c'est effectivement vraisemblable, voire presque sûr, mais, au milieu du ^v^e siècle, des Christs barbus sont bien attestés et une (légère) incertitude peut subsister, même si un Christ barbu n'est attesté que plus tard dans le Baptême. Je suis un peu moins convaincu par l'idée que les figures représentées dans les rinceaux du niveau inférieur sont des saints ou des rois, et non des prophètes. D'intéressantes remarques sont faites sur la barbe des apôtres dans le Baptistère des Ariens. Le fait que la procession des apôtres est à regarder depuis l'Ouest tandis que le médaillon central est à regarder depuis l'Est est mis en rapport de manière convaincante avec la position respective de ceux qui allaient être baptisés et de l'évêque. À Saint-Apollinaire-le-Neuf, il me paraît loin d'être sûr que l'opposition Christ imberbe/Christ barbu entre la série de la Vie publique et celle de la Passion doit marquer une différence dans l'âge du Christ. L'auteur cite comme parallèle les deux Christs du grand sarcophage de Milan, mais, dans ce cas, l'opposition est certainement à mettre

en rapport avec le polymorphisme du Christ. Cette interprétation est moins évidente, sinon peu vraisemblable à Saint-Apollinaire-le-Neuf. Ce choix me semble difficile à expliquer ici. P. 139, la note 469 renvoie à un Cutler 2011, qui n'apparaît pas dans la bibliographie donnée à la fin du volume : il s'agit de son article « The Matter of Ivory and the Movement of Ideas: Thoughts on some Christian Diptychs of Late Antiquity » in Meredith, Hallie G. (éd.): *Objects in Motion: The Circulation of Religion and Sacred Objects in the Late Antique and Byzantine World* (BAR International series 2247), Oxford, 2011, p. 57-72. Une remarque importante est faite à propos des chapiteaux de Saint-Apollinaire in Classe qui sont plus anciens que l'église elle-même et sont restés dans des dépôts pendant deux ou trois décennies. À propos de la Croix de l'abside de cette église, l'auteur évoque un certain nombre de croix, réelles ou représentées, avec un buste du Christ à la croisée des bras ou au-dessus de la croix. Je ne suis pas sûr que les deux séries soient à interpréter de la même façon. Pour les bustes du Christ au-dessus de la croix, il faut mentionner l'abside de Saint-Jean-du-Latran à Rome où une telle iconographie est vraisemblable et qui serait l'exemple le plus ancien connu de la série. On ne peut qu'être d'accord avec la constatation que l'iconographie de l'abside de la chapelle archiépiscopale ne peut pas être interprétée dans un sens anti-arien. L'auteure suggère, à titre d'hypothèse, que l'inscription pourrait contenir un subtil message allant dans cette direction. Cela ne peut certes pas être exclu, mais, par principe méthodologique, je préfère m'abstenir d'hypothèses aussi ténues, même si elles sont loin d'être absurdes et même si, parfois, il est inévitable qu'on en fasse : elles peuvent être fécondes, mais, trop souvent, on les voit reprises comme des certitudes qui finissent par se répandre. Ce livre en tout cas mérite d'être lu et regardé, tant pour son texte que pour son illustration. D'un point de vue formel, il n'y a rien à lui reprocher. Il mérite de figurer dans de nombreuses bibliothèques ; son format, qui permet des photographies de qualité et de bien voir les détails, entraîne évidemment un certain coût, mais qui reste très raisonnable, compte tenu de la richesse et de la qualité de son contenu.

Jean-Michel SPIESER

Marie-Patricia RAYNAUD & Agron ISLAMI, *Corpus of the Mosaics of Albania*. 1. *Butrint* intramuros. Bordeaux, Ausonius, 2018. 1 vol. relié, 292 p., 319 fig. (MOsaICS OF THE BALKANS 1). Prix : 40 €. ISBN 978-2-3561-3221-5.

Une nouvelle collection est née : les « Mosaics of the Balkans » ! Après plusieurs années de fouilles en Albanie, M.-P. Raynaud a décidé, en 2012, de mettre en œuvre – en collaboration avec son collègue, le restaurateur albanais A. Islami – un *Corpus des mosaïques d'Albanie*, qui constituerait un inventaire complet de tous les pavements découverts dans le pays, qu'ils soient conservés *in situ*, dans un musée ou dans un dépôt provisoire. La nécessité de réunir à cet effet une documentation exhaustive, site par site, offrirait du même coup l'occasion de former une équipe de spécialistes, soucieuse de parcourir les différentes étapes de l'activité archéologique, du terrain à la publication – un beau projet que l'accord passé, en 2013, entre l'Albanie et la France a rendu maintenant réalisable. Le site de la péninsule de Butrint (*Butrint intra-muros*) a été choisi comme premier objet d'étude, en raison du soutien accordé au projet de *corpus* par la « Butrint Foundation », et la préparation du volume I, tant dans les

archives que sur le terrain, a débuté dès 2015. Plusieurs autres volumes sont d'ores et déjà prévus (Byllis, Saranda, Durres, Apollonia, Lagha et Skhodra) et l'on ne peut que s'en réjouir : le livre qui sort aujourd'hui est, en effet, un *corpus* modèle ! Une courte introduction brosse, photographies et cartes à l'appui, la situation géographique de Butrint, au bord de son lac poissonneux, et rappelle rapidement les grandes lignes de son histoire, des lointains ancêtres illyriens au protectorat italien et aux premières fouilles des années 1930. Mais c'est depuis la fin du *XX^e* siècle, quand en 1992 Butrint fut désignée par l'Unesco comme appartenant au patrimoine culturel mondial, que la recherche archéologique déboucha sur d'importants résultats – contexte dans lequel s'inscrit désormais ce *corpus* de mosaïques. Le volume comporte deux parties distinctes, d'égal intérêt : le catalogue proprement dit et une série d'études particulières sur certaines des mosaïques. Dans le catalogue sont regroupées, par ordre chronologique, vingt-sept notices (une mosaïque d'époque hellénistique, quinze d'époque romaine et onze d'époque protobyzantine), chacune de celles-ci présentant, dans une même succession, toutes les informations techniques nécessaires (type de mosaïque, dimensions, densité des cubes, couleurs, état de conservation et restaurations éventuelles, description des motifs ou des images, discussion de la datation). Le deuxième chapitre contient huit articles de nature diverse, destinés à éclairer l'un ou l'autre aspect de tel pavement du catalogue (différents auteurs y ont contribué : E. Neri, M.-P. Raynaud, A.-O. Poilpré) ; cette initiative est bienvenue car de tels commentaires n'auraient pu être intégrés dans les notices elles-mêmes sans créer une impression de surcharge et nuire à l'uniformité de la présentation. À côté d'études sur des points précis (utilisation des tesselles de verre, analyses iconographiques ou observations d'ordre architectural), on trouve aussi des développements de synthèse plus larges : l'un concerne l'apport des mosaïques à l'histoire du site, un autre – bien documenté et convaincant – identifie les ateliers qui ont travaillé à Butrint à l'époque romaine (treize mosaïques sur quinze appartiennent à un même groupe) et au début de l'époque byzantine (toutes les mosaïques de deux des basiliques et du baptistère sont dues à l'activité d'un seul atelier qui avait œuvré aussi à Nicopolis, en Grèce) ; enfin, une longue étude générale est consacrée à ce prestigieux baptistère, à l'iconographie très particulière de sa mosaïque et à sa place dans le développement de ce type de bâtiment dans la première moitié du *VI^e* siècle. Le chapitre se clôt sur le problème de la conservation, qui se pose à chaque mission ; c'est l'occasion pour M.-P. Raynaud de définir le rôle de chacun des membres de l'équipe dans ce travail matériel, délicat et essentiel, supervisé en finale par A. Islami. Les responsables des recherches en bibliothèque, préalables à l'édition, ne sont pas oubliés non plus ; tous sont cités. Le *Corpus* des mosaïques d'Albanie est vraiment une œuvre collective et réussie, à laquelle on souhaite chance, succès et longue vie. On n'émettra qu'un seul regret (qui ne concerne d'ailleurs pas les auteurs, mais l'imprimeur) : quel dommage qu'un grand nombre des photographies, par ailleurs excellentes, soient beaucoup trop sombres et dès lors peu lisibles !

Janine BALTŸ

Jean-Pierre SODINI, Tony KOZELJ & Manuela WURCH-KOZELJ, *Le nymphée d'une maison de l'Antiquité tardive à Thasos (terrains Tokatlis / Divanakis / Voulgaridis)*. Athènes, École française d'Athènes, 2016. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, 214 p., 192 fig. n./b. (ÉTUDES THASIENNES, 24) Prix : 72 €. ISBN 978-2-86958-268-2.

Ce vingt-quatrième volume des *Études thasiennes* est consacré à la publication de fouilles menées par Yvon Garlan en 1964 et par Dominique Mulliez en 1981 sur les terrains dits « Tokatlis », « Divanakis » et « Voulgaridis », dans le quartier ouest de Thasos. Sur ces parcelles a été mise au jour une partie importante des vestiges d'une résidence relativement luxueuse édifiée entre le III^e et le IV^e siècle ap. J.-C., et remaniée de façon conséquente, vraisemblablement au VI^e siècle. Il faut saluer le mérite des auteurs qui se sont attelés à la publication de ces fouilles auxquelles ils n'avaient pas participé et qui offre à J.-P. Sodini l'occasion de présenter les éléments décoratifs en marbre de cet ensemble qu'il avait étudiés dans le cadre de sa thèse *Thasos du IV^e au VII^e siècle* (1975). Thasos a vu à l'époque paléochrétienne la construction de plusieurs églises, au centre et en périphérie, celle d'une « ferme monastique » et la poursuite des activités portuaires, artisanales et commerciales. L'extraction du marbre, qui avait fait la célébrité de l'île à l'époque romaine, est restée un secteur d'activité important, néanmoins suppléé par le emploi et la retaille de blocs extraits à des époques plus anciennes, procédé qui fait l'objet d'un chapitre annexe bien documenté et illustré à la fin de l'ouvrage. – Après un avant-propos et une introduction qui retracent le contexte et l'histoire de ces découvertes, le premier chapitre (p. 13-36) offre une description très détaillée des vestiges datés des III^e-IV^e siècles : une cour à péristyle d'ordre ionique donnant accès à quatre pièces, des pavements de mosaïque noir et blanc et un tapis polychrome particulièrement riche, dit « des *Erotes* » ; l'ensemble appartient à une maison qui semble reproduire, à l'époque romaine, le plan classique des maisons d'époque hellénistique. Le deuxième chapitre (p. 37-70) est consacré aux phases de reconstruction de la maison ; le troisième (p. 71-122) détaille l'installation, dans la cour réaménagée, d'une fontaine monumentale équipée d'un système d'adduction et d'évacuation d'eau. C'est véritablement à l'étude et la restitution de ce monument et de son écrin, la cour et ses façades sur deux étages, que l'ouvrage est consacré : adossé au portique ouest du péristyle, ce nymphée à édicules adopte un plan en *Pi* et présente en façade deux niveaux de petites colonnes superposées. Il aurait été élevé au milieu du VI^e siècle, si l'on en croit l'étude du décor architectural abondant et caractéristique, qui fait aussi l'objet de ce chapitre, et la découverte en contexte d'une monnaie de Justinien. Le quatrième chapitre (p. 123-136) présente les fragments de sculptures découverts et le cinquième (p. 137-152) la chronologie des différentes phases de construction et de destruction de l'ensemble : le nymphée n'était plus en usage au début du VII^e siècle et l'édifice a été ruiné par un tremblement de terre en 620. Le sixième chapitre (p. 153-170) offre une synthèse très fouillée concernant les nymphées, installations plus ou moins monumentales destinées au rafraîchissement et à l'agrément des maisons, des églises et des villes. Élevés dès le Haut-Empire en Syrie, en Asie Mineure et en Afrique du Nord, et plus fréquemment encore à l'époque paléochrétienne, ces éléments de parure domestique ou urbaine semblent avoir été entretenus jusqu'à la fin du VI^e siècle. Les auteurs tentent ici d'évaluer l'influence des grands nymphées urbains sur le nymphée de la maison de

Thasos qui présente la particularité – à ce jour unique en contexte domestique – de supporter un décor à ordres multiples (voir la restitution fig. 136, p. 121). Dans une première annexe (p. 171-180), T. Kozelj et M. Wurch-Kozelj reviennent sur la restitution architecturale du nymphée et proposent une anastylose graphique assise par assise, suggérant aux autorités locales diverses solutions de mise en valeur des vestiges. Dans une seconde annexe (p. 181-196) sont exposés les aspects techniques relatifs au sciage des marbres anciens et à leur emploi à la fin de l'Antiquité. La présentation de l'état des lieux des vestiges et de leurs interprétations, celle des éléments d'architecture et de décor par le biais de descriptions, d'illustrations et de photographies, les études comparatives puis les propositions de restitution s'enchaînent avec rigueur et logique. Les auteurs sont parvenus, malgré l'absence de plans de chute, à replacer en élévation la quasi-totalité des blocs d'architecture retrouvés lors des fouilles de 1964 et 1981. La restitution de l'agencement des architraves et de colonnes de différentes hauteurs dans le niveau supérieur du nymphée (fig. 136) peut dans certains détails surprendre, mais la démonstration argumentée est convaincante. La grande qualité du dossier iconographique amène à regretter que les blocs d'architecture et de décor ne soient pas systématiquement représentés par des vues géométrales dessinées, l'usage de photographies étant susceptible de fausser l'interprétation. Ainsi en est-il des photographies des plaques de marbre quadrangulaires formant des parapets (fig. 49, 51, 54, 55, 57) qui auraient pu être redressées ; en l'état – et si n'était en vis-à-vis leur représentation graphique – ces photos laissent penser que leurs formes étaient trapézoïdales. Enfin, puisqu'un modèle 3D numérique a été réalisé pour les façades de la cour et les volumes du nymphée, une vue restituée à hauteur d'homme, plus réaliste quant à l'effet produit par le nymphée dans la cour que la vue cavalière proposée (fig. 136), aurait pu être ajoutée à cette documentation graphique au demeurant déjà très complète. Ce dossier qui réunit les études monographiques et archéologiques d'une maison, d'un nymphée et de leurs éléments de décor en marbre, supportées par des synthèses fournies, offre une documentation exemplaire qui guidera la réalisation d'autres monographies à venir, à Thasos et ailleurs.

Pauline PIRAUD-FOURNET

Hervé BARBÉ, *Hébron 1119. L'invention du tombeau des Patriarches*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2017. 1 vol. broché, 16 x 25 cm, 121 p., ill. n./b. & coul. (LOCUS SOLUS, 4). Prix : 20 €. ISBN 979-10-351-0022-3.

La collection « Locus Solus », aux Éditions de la Sorbonne, consacre son quatrième numéro à une sépulture pour le moins prestigieuse puisqu'il s'agit de celle attribuée aux Patriarches Abraham, Isaac et Jacob, et à leurs femmes Sarah, Rebecca et Léa. L'ouvrage, adressé à un public large et éclairé, explore l'histoire de la (re)découverte de ce tombeau souterrain sur lequel s'élève aujourd'hui l'édifice majestueux qui matérialise son emplacement au cœur de la vieille ville d'Hébron, point de convergence des trois grandes religions monothéistes. Hervé Barbé, archéologue au service des Antiquités d'Israël et associé au Centre de recherche français de Jérusalem (CRFJ), traite le sujet de manière claire et détaillée, avec pour objectif d'emmener le lecteur sur les traces de ces illustres reliques tapies dans le sous-sol de

l'un des monuments les plus vénérés de Terre Sainte. Ce livre condense ainsi les connaissances relatives au tombeau depuis son invention en 1119 jusqu'à nos jours, recoupant découvertes archéologiques, mythes, histoires et anecdotes diverses qui en constituent la trame. L'occasion nous est donc donnée de suivre, page après page, le cheminement de cette investigation passionnante. Le livre comprend cinq chapitres accompagnés de plans, de croquis et de photographies d'archives qui illustrent parfaitement la progression de l'enquête. Le premier chapitre dresse d'abord les caractéristiques générales de l'édifice, dont le périmètre attribué au règne de Hérode le Grand (37 – 4 av. J.-C.), constitué de ressauts à plan incliné séparés par des pilastres, présente des parentés avec le site de Mambré, situé 3 km plus au nord, et le temple de Jérusalem. Peut-être aurait-il fallu évoquer brièvement, à cette occasion, les travaux de S. Gibson qui soulèvent la question de la datation de ce procédé constructif utilisé dans la façade sud de l'atrium du Saint-Sépulcre constantinien (326-335) actuellement situé à l'intérieur d'une propriété russe orthodoxe. D'après ces vestiges, le chercheur israélien déduit que le tombeau des Patriarches, comme celui du Christ et l'enceinte de Mambré, sont des constructions paléochrétiennes inspirées de l'ancien temple juif. Si l'hypothèse paraît aventureuse en ce qui concerne le *Haram el-Khalīl/HaMachpelah*, les fouilles archéologiques en cours sur le site de Mambré, sous la direction de Vincent Michel, montrent que l'enceinte comprend plusieurs phases de construction dont certaines sont incontestablement à placer au cours de la période protobyzantine. Hormis deux blocs à plan incliné dont le module est identique à celui employé dans la sépulture des Patriarches, les autres pourraient en effet bien être des imitations postérieures. Affaire à suivre... Le texte autour duquel est tissée la trame de l'ouvrage, présenté au chapitre 2, a pour titre *Traité de l'invention des saints Patriarches Abraham, Isaac et Jacob*. Rédigé vers le milieu du XII^e siècle, soit une vingtaine d'années après les faits relatés, il nous est parvenu sous forme de trois copies dont la plus ancienne, dite de Leyde-Tournai, n'est pas antérieure au XIV^e siècle. Les plus récentes, réalisées d'après un manuscrit de Tournai, datent du XVII^e siècle. Il conviendra donc de rester précautionneux à la lecture de ces versions ultérieures, mais cela n'entame pas le propos de l'auteur dont l'objectif consiste à relever les indices relatifs à l'organisation du sous-sol du monument. L'inventaire des témoignages médiévaux, au chapitre suivant, égrène les précieux renseignements livrés par quelques privilégiés juifs, musulmans ou chrétiens, parvenus à pénétrer à l'intérieur de ces espaces souterrains. Avant cette énumération, un bref aperçu historique sur l'état des connaissances de la sépulture à une période antérieure au XII^e siècle eût été appréciable, car le lecteur non averti pourrait croire que la redécouverte du souterrain s'effectue seulement en 1119, au terme d'une longue période d'oubli. Or nous savons notamment par les sources littéraires qu'un siècle et demi avant l'*inventio* latine, l'existence des tombes de la famille patriarcale était bel et bien présente dans les esprits. Le récit d'un certain Muḥammad b. Muḥammad b. Aḥmad b. Mālik, Abū Bakr al-Iskāri (964) relate par exemple la façon dont il est parvenu à pénétrer dans le souterrain à la faveur de l'hiver, en soudoyant le gardien des lieux. Il y raconte sa descente par un escalier de soixante-dix marches jusqu'à la cave sépulcrale contenant les tombeaux d'Abraham et d'Isaac, mais lorsqu'il se retourne vers les sépultures des femmes, une voix surgie de nulle part l'exhorte à sortir du lieu instamment. Cet épisode, relaté dès la seconde moitié du X^e siècle, semble à l'origine du récit repris

entre la fin du XII^e siècle et le début du XIII^e siècle par 'Ali al-Harawi et dont la même tradition réapparaît à la fin du XVII^e siècle. Vient ensuite le temps des archéologues. À partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, l'intérêt légitime des savants occidentaux pour ce monument d'exception se heurte à l'interdiction qui leur était faite d'y pénétrer. Progressivement, cependant, les premières études accompagnées de plans et de croquis sont réalisées. Parmi elles, la monographie des pères dominicains Vincent et Abel publiée en 1923 demeure à ce jour la référence absolue. Le souterrain reste néanmoins inaccessible, obligeant les chercheurs à des restitutions hypothétiques fondées sur les textes anciens et sur ce qu'il leur était possible d'observer depuis la surface par un regard dont l'emplacement au nord-ouest de l'ancienne église devenue mosquée est marqué par un baldaquin mamelouk. Le point culminant de l'ouvrage survient lorsque, après avoir suivi chaque étape de la découverte du mystérieux tombeau, le lecteur est soudain confronté au réel : les premières photographies parues en 1976 à l'occasion d'un article signé de la main du chef de l'état-major de l'armée israélienne, Moshe Dayan, suite à une exploration insolite réalisée au lendemain de la conquête d'Hébron. Il s'agit de l'épisode fameux de la fille du chef des services de renseignement intérieur du district de Jérusalem, alors âgée de 13 ans, introduite en pleine nuit dans l'étroit regard mentionné plus haut afin de documenter l'espace souterrain. Plus tard, un virage décisif s'opère suite à une fouille clandestine réalisée par des pilleurs israéliens en 1981. Ce forfait, resté impuni, donne lieu à l'organisation d'une mission d'expertise archéologique placée sous la responsabilité de l'Israélien Zeev Yeivin, et accompagnée des représentants de l'armée et du *waqf*. Pour la première fois, un plan, une coupe et de nouvelles photographies mettent en lumière ce réseau souterrain qui assurait le lien entre la surface et la tombe proprement dite, dont la forme est apparentée aux sépultures en puits de l'âge du Bronze. Saluons ici la sagacité de l'archéologue britannique Flinders Petrie qui avait livré, dans un compte rendu de l'ouvrage des pères dominicains, un croquis très proche de la réalité. Nous avons donc là un ouvrage de qualité qui combine la double démarche scientifique de l'historien et de l'archéologue à celle d'une véritable enquête policière. Cette publication originale permet de tourner à nouveau notre regard du côté du patrimoine exceptionnel de la ville d'Hébron qui pâtit, comme le soulignent à raison les belles pages de la préface de V. Lemire, du poids de ces illustres origines, du fardeau de son actualité sanglante et du prestige aveuglant de sa voisine Jérusalem.

Bertrand RIBA

Arne JÖNSSON & Gregor VOGT-SPIRA (Ed.), *The Classical Tradition in the Baltic Region. Perceptions and Adaptations of Greece and Rome*. Hildesheim – Zürich – New York, Olms, 2017. 1 vol. broché, 600 p., 48 fig. (SPUDASMATA, 171). Prix : 98 €. ISBN 978-3-487-15583-8.

Ce volume émane du réseau *Colloquium Balticum / Baltic Network*, qui rassemble des chercheurs de la région de la Baltique (principalement de Suède, Allemagne, Lettonie, Estonie, Lituanie et Russie) autour du thème de la réception de la culture classique dans ces régions, un domaine auquel les développements politiques de l'après-Deuxième Guerre mondiale ont longtemps mis un frein dans cette zone de

l'Europe. Il contient vingt-cinq contributions en anglais et en allemand, distribuées en quatre grandes sections : 1) les auteurs latins majeurs de la première modernité ; 2) la traduction et la réception de la littérature classique ; 3) la présence culturelle de l'Antiquité ; 4) l'histoire de l'enseignement et de l'éducation. Les contributions couvrent toute la région concernée (en particulier la Suède et la Lettonie, et dans une moindre mesure l'Estonie, la Lituanie, la Poméranie et la Prusse), sur un arc temporel qui va du début du XIII^e siècle à aujourd'hui, avec douze contributions consacrées aux XVI^e et XVII^e siècles, huit aux XVIII^e et XIX^e siècles, et trois au XX^e s. (où l'occupation soviétique occupe une place importante). Beaucoup de ces contributions sont d'un grand intérêt, et permettent au lecteur de découvrir des auteurs et/ou des corpus moins familiers. J'épinglerai, de façon forcément subjective, quelques découvertes réservées par ce volume : la création poétique latine du grand astronome danois Tycho Brahe (article de Martina Björk) ; les épigrammes d'une grande richesse et complexité du peu connu Marcus Bernhardinus (Poméranie, XVII^e siècle ; article de Boris Dunsch) ; ou encore les productions académiques (traductions, dissertations, discours) des universités de Lund, Uppsala et Tartu aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles (articles de Johanna Akujärvi, Kaidi Kriisa et Cajsa Sjöberg). Le plan choisi pour le volume me semble toutefois discutable à divers égards. D'abord, certains articles semblent mal placés : ainsi, il est étonnant de trouver dans la section *Prominent writers* un article consacré à des inscriptions, ou dans la section *Translation and Reception of Classical Literature* une étude des paratextes aux œuvres d'une poétesse suédoise. Ensuite, dans chaque section, les articles sont classés par ordre chronologique ; mais comme la première section s'arrête au XVII^e s. et que la seconde reprend au XVIII^e, le lecteur développe la sensation d'une progression chronologique continue pendant les 290 premières pages du volume, avant d'être brusquement ramené de l'époque contemporaine au XVII^e s. à l'entrée de la troisième section, puis à nouveau, dans le passage de la troisième à la quatrième section, du XIX^e au XVI^e s. Peut-être un classement purement chronologique sur l'ensemble du volume aurait-il été préférable ? Il aurait en tout cas permis de mieux mettre en évidence les spécificités de chaque période pour la zone considérée. En termes de présence de la culture classique, il est en effet évident que la *res publica litterarum* renaissance a créé un contexte culturel bien différent de celui de l'occupation soviétique, par exemple. Une présentation d'ensemble plus historiquement informée aurait aussi permis de répondre à la question corollaire, qui n'est pas traitée même en introduction mais que ce volume pose par son thème même (aux profanes en la matière en tout cas) : quelle fut l'unité culturelle de la région de la Baltique à travers l'histoire ? Le volume ne propose pas de conclusion générale, mais se clôt sur les abstracts anglais de toutes les contributions (initiative extrêmement utile) ainsi que sur de courtes biographies des auteurs, en anglais également, et sur un index mêlant les noms et les thèmes. L'ouvrage doit être salué en ce qu'il offre une belle introduction à un univers de recherche géographico-historique trop souvent mal connu et dont la dimension des *Classics after Antiquity* est encore largement inexplorée, même par les chercheurs de la région en question, qui témoignent ici d'un beau dynamisme en ce sens. Il réserve ainsi au lecteur des trouvailles inattendues et souvent passionnantes.

Aline SMEESTERS

Vassiliki POTHOU & Anton POWELL (Ed.), *Das antike Sparta*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2017. 1 vol. relié, 17,6 x 24,6 cm, 319 p. (ALBERTUMSWISSENSCHAFTEN) Prix : 60 €. ISBN 978-3-515-11371-7.

Issu du séminaire international sur Sparte de Ratisbonne, ce livre a pour but d'élargir l'audience de ce séminaire à des chercheurs de divers pays et aussi à des jeunes. Le séminaire n'avait pas seulement pour but l'étude de la Sparte antique, mais aussi la réception de Sparte, de l'Antiquité à nos jours, ce dernier point intéressant particulièrement nos amis allemands. Le premier de ces articles, de G. Rechenauer (p. 19-36), traite du rapport entre le corps humain et le pouvoir tant politique que social dans la Sparte antique ; ce serait alors la raison du traitement « masculinisant » du corps des femmes spartiates, des corps de dominants, hommes et femmes. A. Powell (p. 37-56) et S. Hodkinson (p. 57-86) isolent deux épisodes bien documentés de l'histoire spartiate – la bataille de Mantinée de 418 chez Powell, et le traitement de l'histoire de Sphodrias chez Xénophon pour Hodkinson – pour montrer que l'on a encore bien des sujets de réflexion à explorer à partir de quelques points qui nous livrent une vision réelle de la vie à Sparte. N. Richer, dans *Rumeur, acclamations et musique* (Phémè, boè et mousikè) à Sparte » (p. 87-110) revient d'ailleurs (p. 95) sur l'histoire de Sphodrias. Ensuite, S. Rebenich traite de l'image de Sparte dans l'historiographie allemande, à travers la figure de H. Berve et de ses successeurs (p. 111-132). F.-G. Hermann se consacre à l'impact idéologique de Sparte dans la pensée de Kritias (p. 143-157). H. Roche revient (p. 157-180) à l'étude de l'influence de la vision de Sparte dans l'histoire contemporaine allemande en étudiant l'École royale prussienne des Cadets de 1818 à 1920. Th. Blank (p. 181-206) livre une étude sur l'*Archidamos* d'Isocrate et sur la rupture de ce texte avec la tradition (à mon avis, déjà exprimée plusieurs fois, parce qu'il y a réellement eu une rupture, masquée par Xénophon qui escamote la perte de la Messénie et, du même coup, les mesures prises par Agésilas et Archidamos pour restaurer la puissance combattante de Sparte et partir immédiatement à la reconquête des territoires perdus ; doit-on considérer que c'était secret militaire ? En tous cas, Isocrate, politique refoulé et attentif, nous signale qu'il s'est passé quelque chose qui touche aux fondamentaux militaires lacédémoniens). N. Boudghaghen (p. 207-220) traite d'Hérodote et des Thermopyles. Ph. Davies évoque p. 221-243 la conspiration de Cinadon. D. Rhode s'attache (p. 245-270) au sujet, ô combien difficile, des finances de Sparte (je rappelle que l'inscription IG, V, 1, 1 et son complément énumérant des dons faits à Lacédémone ont été trouvés dans le Sud de la plaine de Sparte, en fait sur le lieu, ou, pour le nouveau morceau, près de l'endroit où l'on fouille actuellement le site mycénien auquel était certainement liée la tombe de Vaphio. L'article ignore la publication de M. Piérart (*BCH* 119 [1995]) qui date, il me semble à juste titre, cette contribution de 411. Enfin le livre se clôt p. 246-271 sur un article de V. Pothou, qui élargit le sujet (*Sparte, Qumran et Alexandrie*) en étudiant les sources hellénistiques et romaines qui ont comparé Spartiates et Juifs. Au total, un ensemble qui se veut rééquilibrant, en quelque sorte, en réinsérant (2 articles en français, 2 en anglais, 8 en allemand) les travaux allemands dans les études européennes sur Sparte, objet presque uniquement de recherches anglophones pendant quelques décennies. Mais (avec l'Europe ?), une nouvelle ère historiographique se lève : Français et Italiens réinvestissent le sujet, et ce livre vient donc rappeler que nos

collègues allemands sont aussi actifs, avec une interrogation particulière concernant l'usage fait de ce sujet historique à un certain moment de leur histoire. Le livre en fait vient compléter la série d'ouvrages collectifs sur Sparte qu'Anton Powell édite régulièrement, série qui forme désormais une impressionnante collection. *Indices*.

Jacqueline CHRISTIEN

Emmanuelle HÉNIN & Valérie NAAS (Ed.), *Le mythe de l'art antique, entre anecdotes et lieux communs*. Paris, CNRS Éditions, 2018. 1 vol. broché, 15 x 23 cm, 487 p., 100 pl. (« GÉNÉTIQUE »). Prix : 25 €. ISBN 978-2-271-09020-1.

La peinture grecque est, on le sait, la grande absente de l'histoire de l'art antique, si l'on en juge par ce qu'on devine qu'elle fut. Pour la sculpture, mieux connue grâce à des copies d'époque romaine, le problème est un peu différent ; mais les originaux ne sont pas non plus très nombreux. Les artistes, peintres et sculpteurs qui exercèrent leur art entre l'époque de Périclès et celle d'Alexandre – période d'excellence s'il en fut – ont été cependant considérés pendant des décennies, des siècles même, comme des modèles absolus ; des écrits leur étaient consacrés et d'innombrables anecdotes couraient à leur sujet. Ainsi que le rappelle Agnès Rouveret dans la préface de ce livre, ce sont ces récits, devenus traditionnels, qui ont servi de vecteurs mémoriels dans les liens forts qui unirent, à partir de la Renaissance, l'art antique et l'art moderne. Les livres XXXIV à XXXVI de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien ne contiennent pas moins de cent soixante et une de ces anecdotes qui ont marqué profondément Vasari ; celui-ci s'en est aussitôt inspiré dans ses *Vite* d'artistes. C'est une rencontre, en quelque sorte du même type, qui a donné naissance à l'ouvrage qui nous retient ici : c'est en effet par la conjonction de leurs recherches, au départ divergentes, que V. Naas – spécialiste de Pline – et E. Hénin – davantage centrée sur le passage du texte à l'image et donc spécialiste de la peinture – ont pu concevoir ce long voyage à travers le temps des anecdotes antiques, qui servent tantôt de récits fondateurs aux interprétations modernes, tantôt (mais plus rarement) sont interprétées sur le mode comique ou burlesque. Sans cesse relus, commentés et transformés – dans la mesure où ils sont appliqués à des cas inédits –, ces récits, devenus des lieux communs, contribuent en fait à la création d'interprétations nouvelles. C'est le cas dans ce livre, qui surprend par sa richesse et par l'extraordinaire variété des thèmes, répondant, comme en écho, à la multiplicité des anecdotes elles-mêmes. Mais il est impossible de rendre ici justice à chacun des auteurs de communication de ce qui fut au départ un colloque tenu en octobre 2015 à l'École Normale Supérieure. Je rappellerai seulement, par allusions, quelques-unes des anecdotes les plus célèbres reprises par différents auteurs, directement ou en filigrane : Pausias et Glycère évoqués par Rubens, dans un tableau qui représente le peintre en compagnie de son épouse Isabella Brandt ; ou l'Aphrodite de Cnide, discrètement citée dans quatre lettres d'un poète, lui-même « agalmatophile » ; ou les poèmes composés sur le buste de Louis XIV par Bernin, les pièces italiennes s'attardant à l'image d'Alexandre et à l'éloge d'un Bernin-Lysippe, tandis que les poèmes français célèbrent plutôt un Bernin-Appelle ; mais aussi la figure d'Appelle, qui est à l'honneur à San Domenico de Bologne où fra Damiano, un marqueteur renommé en son temps, se pose en lointain

émule du grand peintre de Cos ; ou encore Michel-Ange, décrit sous la plume de Sade comme un tortionnaire, lorsqu'il souhaitait peindre, selon l'antique *mimesis*, l'expression de la douleur d'après nature, comme l'avait fait le grand Parrhasios désirant montrer avec un maximum de réalisme la souffrance de Prométhée supplicié. C'est également l'exemple d'Apelle qui est repris dans un chapitre entier consacré à « l'artiste amoureux de son modèle » : quand Alexandre s'aperçut que le peintre tombait sous le charme de Campaspe, une de ses maîtresses favorites, il la lui offrit ; l'aspect qui séduisait le plus dans cette historiette, c'est qu'elle illustrait en quelle estime étaient tenus les peintres. Mais bien d'autres anecdotes pourraient être citées encore. Riche, brillant et toujours marqué d'une érudition de bon aloi, ce livre est doté d'une illustration démonstrative et de bonne qualité, ce qui ajoute à la séduction qui s'en dégage.

Janine BALTU

Sascha KANSTEINER, *Pseudoantike Skulptur II. Klassizistische Statuen aus antiker und nachantiker Zeit*. Berlin, W. de Gruyter, 2017. 1 vol. relié, VIII-124 p., 42 pl. (TRANSFORMATIONEN DER ANTIKE, 47). Prix : 79,95 €. ISBN 978-3-11-051797-2.

Ce deuxième volume relatif à la « Pseudoantike Skulptur » (pour le premier, cf. *AC* 87 [2018], p. 291-293) battra indiscutablement tous les records au « Guinness Book » des citations d'*Academia.edu* tant il concerne de statues de nos musées – et de collections privées – « revisitées » en fonction de différentes caractéristiques qui invitent à les considérer comme modernes, c'est-à-dire « nachantik » ; et ce, qu'il s'agisse de têtes sculptées au XVII^e siècle (« neuzeitlich ») pour compléter des œuvres mises au jour depuis la Renaissance mais fragmentaires, ou de statues carrément réalisées « à l'antique », voire d'imitations ne datant que de la fin du XIX^e ou du début du XX^e siècle pour alimenter le commerce d'art et que l'on n'hésitera donc pas à tenir pour des faux. Dans le cadre du projet « Aneignung antiker Skulptur ab dem 16. Jahrhundert. Wahrnehmung und Kanonisierung » auquel il participe comme chercheur, S. Kansteiner a examiné avec la plus grande attention, depuis plus de dix ans, des centaines de statues qu'un index (p. 111-124) permet de retrouver aisément dans le corps du texte et dans les notes, abondantes et précieuses, elles aussi, pour tous les renseignements qu'elles contiennent. Absence de toute concrétion à la surface, qualité médiocre de la copie, mauvaise qualité du marbre utilisé (marbre de Carrare présentant de fortes veines ou des défauts), fausses cassures des membres ou cassures mal rendues, nez intact alors que l'œuvre présente d'autres parties brisées, absence de traces de tenons à des endroits où l'on en attendrait, absence de supports ou supports curieux, manière anormale de sculpter la pupille des yeux, le mamelon des seins ou la toison pubienne constituent autant de critères de suspicion, qui, s'ajoutant souvent les uns aux autres, emportent généralement la décision. Il en résulte que près de cent cinquante des œuvres étudiées ne sont autres que des imitations de statues classicisantes (p. 5-14), des « Neuschöpfungen all'antica » (p. 15-40), des « Umbildungen » modernes d'*opera nobilia* (p. 53-76) ou des imitations de l'un ou l'autre personnage de groupes statuaires classicisants (p. 77-80) – ce qui conduit à prendre également en compte et à réexaminer dans ce volume quelques statues antiques qui ont pu passer pour des « Neuschöpfungen » classicisantes (p. 41-52) mais sont ici tenues pour des

répliques d'œuvres classiques (l'Aurige de l'Esquilin, les différentes répliques du « type Albani – Copenhague », la tête de bronze du Louvre autrefois dite « tête de Bénévent »). Un important appendice (p. 85-102) regroupe une série d'imitations modernes de copies romaines d'*opera nobilia* grecs. C'est toute la chaîne de production de la statuaire antique qui est ici concernée et notre approche de l'histoire de la sculpture grecque et romaine qui s'en trouve ébranlée sur certains points. Les remarques techniques (certaines parfois un peu rapides, voire subjectives) et les conclusions qu'en tire l'auteur se succèdent, quasiment sans appel, tout au long du livre. Gravures et dessins anciens, histoire des collections, catalogues de ventes successives sont tour à tour convoqués pour suivre le cheminement de plusieurs œuvres ; le nom de sculpteurs comme B. Cavaceppi ou I. Buzzi, qui ne se sont pas toujours contentés de restaurer les œuvres, apparaît à différentes reprises ; celui de quelques collectionneurs abusés aussi... Tous nos musées ou presque ont, à un moment ou un autre de leur histoire, acheté ou reçu en don des pièces aujourd'hui suspectes, voire franchement falsifiées. Certaines d'entre elles, de ci, de là, sont cependant encore considérées comme antiques dans des publications récentes (cf. le torse d'Aphrodite dite « Vénus de l'Esquilin » du Louvre, l'Aphrodite du « type Louvre – Naples » de Holkham Hall, l'Hermès Lansdowne ou la Vénus « type Médicis » du Metropolitan Museum, le « pseudo-Discophore » de Bâle). Inutile de dire que les conclusions de S. Kansteiner ne réjouiront et ne convaincront pas tout le monde... Une chose demeure, n'en déplaise à certains de nos collègues anglo-saxons : la « Kopienkritik » a encore de beaux jours devant elle ; car c'est bien à elle que l'on doit cette explosion de notations critiques des plus salutaire.

Jean Ch. BALTY

Carolyn HIGBIE, *Collectors, Scholars, and Forgers in the Ancient World. Object Lessons*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 14 x 22 cm, xv-276 p. Prix : £ 65. ISBN 978-0-19-875930-0.

Voici un ouvrage au titre séduisant et à la couverture attrayante (quoique non référencée de façon adéquate) publié par Oxford University Press. Écrit dans un style alerte et plaisant, il est l'œuvre de Carolyn Higbie à qui l'on devait déjà *The Lindian Chronicle and the Greek Creation of Their Past*, paru en 2003 chez le même éditeur. Ce livre réjouira l'amateur éclairé qui y trouvera rassemblées à peu près toutes les mentions de collectionneurs, de collections et de faussaires dont nous parlent les textes antiques. Grevé de trop de lacunes et d'une méthodologie incertaine, il décevra pourtant le lecteur informé. Les lacunes d'abord. Puisqu'il traite des collectionneurs, des savants et des faussaires dans l'Antiquité, mon premier réflexe fut d'aller voir ce qui y est dit de Posidippe de Pella, dont la récente et sensationnelle redécouverte nous rend une image tellement vivante sur la célébrité des sculpteurs antiques et les querelles de chapelles entre partisans d'écoles rivales. Mais l'index est muet à ce sujet (il n'est même pas évoqué p. 56 alors qu'il a là toutes les raisons de l'être [*nb* : les références en notes omettent la plupart du temps de donner les pages concernées, ce qui est une régression par rapport aux usages en sciences humaines]). L'index ne reprend pas non plus Jean Hardouin, l'exemple le plus extrême de pyrrhonisme qui en vint à tenir toute la littérature antique pour l'œuvre d'une bande de faussaires. Mieux

encore : une grande partie des entrées reprises il y a un siècle et demi déjà par Edmond Bonnaffé dans les tables de son ouvrage *Les collectionneurs de l'ancienne Rome : notes d'un amateur* (Paris, 1867, p. 125-128) sont ici absentes (de même que la référence au livre de Bonnaffé lui-même, pourtant la seule monographie sur le sujet). En parcourant la bibliographie, on se rend bientôt compte que C. Higbie ne cite pratiquement aucune étude qui ne soit pas en anglais. C'est bien simple : sur les quelque 400 titres repris, on en compte précisément 4 en allemand, 3 en français et 1 en italien, la plupart du temps d'ailleurs parce qu'il s'agit de sources primaires. L'auteur paraît tout ignorer des travaux de collègues qui, à l'instar de Marion Muller-Dufeu ou d'Eva Falaschi, ont pourtant récemment consacré une partie importante de leurs activités au sujet. Comme me l'indique Alain Schnapp, même les travaux classiques de Krzysztof Pomian sur le phénomène de la collection et d'André Vayson de Pradenne sur l'existence de collections dès la préhistoire sont ignorés. C'est très scandaleux. La connaissance des langues est non seulement une richesse distinctive des sciences humaines ; elle est obligatoire si l'on prétend faire un travail professionnel. Dans le cas contraire, on se condamne nécessairement à ignorer une kyrielle de contributions majeures. D'autant que le sujet est éminemment européen et que les travaux publiés en français, en allemand et en italien – pour s'en tenir à ces trois langues-là – l'emportent en volume (à tout le moins) sur ce qui s'est publié en anglais. Même en anglais, on enregistre des lacunes assez curieuses comme, pour se limiter à un cas de grande visibilité, les pages stimulantes qu'a consacrées Mary Beard à Verrès et aux « Roman art thieves » dans *Confronting the classics*, Londres, 2014, p. 88-95. Dans le cas présent, on a aussi l'impression que l'auteur a travaillé sans encadrement. C'est parfois rafraîchissant comme quand elle met en avant *The Invention of Tradition* (Cambridge, 1983), édité par Eric Hobsbawm et Terence Ranger, comme le modèle méthodologique dont elle s'est inspirée pour penser la manière dont le passé est recréé (même si elle admet que, faute de documentation, tout transfère vers l'Antiquité demeure conjectural). C'est parfois problématique, comme quand elle écrit : « I define forgery as an object or document that is not what it is said to be. » (p. 13) « Qui n'est pas ce qu'il est dit être. » Par qui ? Par le producteur, par le propriétaire, par le commentateur ? Il s'agit d'une définition tellement vague qu'elle en devient non opératoire puisque susceptible de couvrir la totalité du réel. Plus loin, elle reprend pour les faux les quatre catégories définies dans le catalogue d'une exposition tenue en 1973 au Minnesota Institute of Arts. On doutera qu'il s'agisse de la référence la plus appropriée pour une question somme toute importante. L'impression est dès lors celle d'un livre vagabondage, peu structuré, où l'occasion fait le larron. Toute l'introduction est à l'avenant : une promenade plaisante à travers une galerie de cas qui sont plus évoqués que fermement articulés. Et que l'on pourrait sans peine compléter dans la mesure où l'auteur – concentrée sur les textes – passe complètement à côté des découvertes archéologiques paraissant attester un tempérament de collectionneur (rien sur les cargaisons d'Anticythère ou de Mahdia, sur les trouvailles du Pirée, sur les compositions de certains trésors monétaires, etc.). La construction elle-même du livre est problématique qui se termine (Chapitre 4 : *The Forgery of the Past*) par là où il eut fallu sans doute commencer, c'est-à-dire la présentation des sources primaires (Plinie, Pausanias, la chronique de Lindos, etc.) et des *case studies* qui fondent l'analyse. Les

chapitres 2 et 3, intitulés de façon un peu surprenante « visual forgeries » et « textual forgeries » (comme si les textes n'étaient pas « visuels »), indiquent bien la volonté de l'auteur de considérer les œuvres matérielles comme les œuvres littéraires, ce qui n'avait jamais été réalisé jusqu'ici. Et pour cause, serait-on tenté de dire, car cette division de support estompe complètement et de façon dommageable une division d'intention beaucoup plus importante. Soit deux catégories de créations qu'il convient de dissocier : celle qui relevait du délit, du crime économique comme les faux testaments, la fausse monnaie (ici placée avec les « faux textuels ») ou la contrefaçon de pierres précieuses, et celle qui ne l'était pas, comme c'est généralement le cas de l'ensemble des manifestations artistiques, dont l'auteur répète qu'elles n'étaient soumises ni au copyright ni aux royalties. « Remarkably, écrit l'auteur, not once in his discussion of sculpture does Pliny discuss forgery » (p. 201). Il n'y a là rien de remarquable et c'est bien là que réside le principal vice de l'ouvrage : l'anachronisme radical et ingénu d'une vision qui, de façon répétée, définit les faussaires comme des personnages duplices cherchant à s'enrichir en trompant leurs clients. Les notions majeures d'émulation, de citation et d'imitation artistique – les bases de l'histoire de l'art – sont pour ainsi dire ici absentes. Le mot « imitatio » n'est pas à l'index et est à peine traité pour dire qu'il s'agit de « quelque chose de différent du faux et du plagiat » (p. 147-148). À plusieurs reprises, la traduction tire abusivement les textes du côté de la falsification volontaire (p. 159 : l'expression « non esse meam » est traduite par « forgery » ; p. 165 : « fingendi » par « faking » et p. 175-176 : « intercederat » par « falsify »). Quoiqu'implicite, le parti pris est clairement de souligner les similitudes entre hier et aujourd'hui. L'Antiquité est alors repeinte aux couleurs plates de l'Amérique contemporaine et d'un capitalisme cupide, avec une grille de lecture simpliste et moralisante opposant le bon collectionneur au mauvais comme « good starting point » (p. 59, 71). De nombreux et subtils travaux avaient pourtant patiemment montré combien les catégories d'originaux et de copies étaient moins étanches dans l'Antiquité qu'aujourd'hui, combien les Romains étaient « guided little, if at all, by the name of the artist » (p. 110). Carolyn Higbie conteste cette vision. Il est bien possible, pour le monde gréco-romain, qu'on soit allé un peu trop loin dans la négation du statut d'artiste telle que nous l'entendons. Pour autant, le lecteur informé se demandera si ce qu'elle entend substituer – une revalorisation de l'artiste, de la conscience de sa valeur, et du *connoisseurship* de ceux qui l'apprécient, à l'aune de notre monde contemporain – ne constitue pas un regrettable retour en arrière, moins fin, moins intelligent. Un exemple parmi d'autres : à propos des signatures d'artistes, elle note, p. 85, que « some sculptors did not wish to be anonymous craftsmen ». Un article de Didier Viviers (en français et dès lors ignoré) avait plus finement montré combien la faible proportion de signatures par des artistes identifiés sur les vases (pensons aux 40 signatures de Douris sur les 300 vases qui lui sont attribués) et les sculptures s'expliquait tout autrement : non pas par la fierté des créateurs mais avant tout par la volonté des commanditaires (D. Viviers, « Signer une œuvre en Grèce ancienne : pourquoi ? Pour qui ? », dans J. de la Genière (éd.), *Les clients de la céramique grecque*, Paris, 2004, p. 141-154). C'est donc un livre-promenade qui nous est proposé, où le lecteur trouvera une foule de renseignements érudits plaisamment relatés, mais qui se révèle au total d'une grande ingénuité moderniste, faute de surface culturelle. Il est étonnant – et à vrai dire assez décourageant – de voir qu'une maison

d'édition aussi respectable qu'Oxford University Press se soit accommodée d'une telle situation, qui n'est rien moins qu'une atteinte directe à une composante fondamentale de la notion même d'humanisme. François DE CALLATAÏ

Caroline VOUT, *Classical Art. A Life History from Antiquity to the Present*. Princeton – Oxford, Princeton University Press, 2018. 1 vol. relié, xi-359 p., 80 ill coul., 132 ill. n./b. Prix : 30 £. ISBN 9780691177038.

Caroline Vout retrace ici l'histoire de l'art classique depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours en se focalisant sur le concept même d'« art classique » et ses mutations au cours du temps. L'ouvrage tend à démontrer que la notion de « classique » est une construction idéologique complexe élaborée par des réappropriations successives, depuis l'Antiquité. L'exemple des *Tyrannoctones*, présenté en guise d'introduction, illustre justement ces problématiques : déjà célèbre et abondamment reproduit dans le monde gréco-romain, ce groupe a joui pendant les Temps modernes et l'Époque contemporaine d'une nouvelle notoriété, tour à tour auprès des collectionneurs, des artistes, des archéologues et des historiens de l'art, au point de devenir, pendant longtemps, l'un des icônes de l'art classique grec et de l'art grec reconstitué. Dans cette perspective, l'ouvrage propose de reconsidérer avec une grande minutie les contextes de production et de conservation des œuvres classiques ou des œuvres inspirées par elles au fil d'une série de moments-clefs de l'histoire occidentale. C. Vout développe donc une approche pratiquement stratigraphique pour disséquer les perceptions qui se sont progressivement superposées autour de ces œuvres. Dès lors, l'ouvrage s'articule chronologiquement, autour d'une série de moments-clefs soigneusement sélectionnés. En premier lieu, l'auteur aborde le contexte grec du 5^e siècle av. J.-C. où les sculptures sont des emblèmes politiques pour la cité et les citoyens. À leur tour, les royaumes hellénistiques se réapproprient le style grec et en font l'apanage du pouvoir. Mais c'est aussi à cette période qu'apparaissent les premières grandes collections, parallèlement à l'émergence d'un discours sur l'art. À Rome, les mêmes phénomènes se produisent, se complexifient et s'intensifient. Ils atteignent leur acmé sous Néron et sous Hadrien. L'Antiquité tardive et le Moyen Âge ne sont pas oubliés : C. Vout rappelle que l'art antique était omniprésent à Constantinople puis à Venise qui se voulaient, l'une et l'autre, héritières de Rome. La Renaissance marque un regain d'intérêt pour l'art antique auprès des artistes et des cours italiennes, en particulier à Florence et à Rome. Rapidement, les cours européennes notamment en France et en Angleterre importent ces nouvelles pratiques grâce à la création de collections classiques et d'académies d'art qui attirent progressivement une sélection de pièces classiques. C. Vout se penche ensuite plus spécifiquement sur le collectionnisme anglais qui connaît un vif succès pendant les XVII^e et XVIII^e siècles. À son tour, le siècle du néo-classicisme ravive de plus belle l'intérêt des artistes et des riches particuliers pour l'art classique alors qu'au même moment, les fouilles de Pompéi jettent une lumière nouvelle sur la vie quotidienne antique. Dans la foulée, les œuvres classiques deviennent progressivement des objets pour l'étude de l'art antique. Finalement, C. Vout montre aussi à travers quelques œuvres contemporaines ou l'agencement récent du musée Mougins, que l'art classique continue de vivre aujourd'hui et de

susciter de nouvelles réceptions. Ce travail ne se résume pas à un simple survol chronologique ; au contraire, à plusieurs reprises C. Vout se focalise sur certains contextes pour mieux se concentrer sur quelques situations particulièrement illustratives. C'est le cas du collectionnisme anglais qui attire toute l'attention de l'auteur pour la fin des Temps modernes. Mais ces choix permettent d'aborder beaucoup plus en profondeur les dynamiques de réception en présence. Et pour cause, C. Vout convoque systématiquement une quantité et une variété impressionnantes de témoignages. Il s'agit surtout de sources écrites, antiques et modernes, empruntées aux archéologues, artistes ou collectionneurs qui ont marqué de près ou de loin les études classiques, mais aussi de documents iconographiques qui restituent, par exemple, l'agencement des œuvres classiques dans les collections, ou l'inspiration classique qui préside à certaines créations artistiques. Grâce à de nombreux rapprochements et confrontations judicieuses, ces documents permettent de rendre la situation, contexte après contexte, avec un maximum de nuances. En plus du tableau nuancé que génère l'analyse de ces nombreux témoignages, cette méthode permet aussi d'aborder une série de thématiques transversales. C. Vout s'interroge ainsi notamment sur l'identité des collectionneurs d'antiques, leurs objectifs, les critères de sélection des œuvres « classiques », les sources d'approvisionnement en œuvres antiques, l'agencement des collections autour des œuvres antiques, le statut des copies et réappropriations artistiques. En définitive, ce travail de fond ouvre de nouvelles pistes de réflexion sur les réceptions des œuvres classiques en abordant un horizon chronologique particulièrement large, tout en présentant un grand nombre de documents qui permettent d'examiner en profondeur les nuances et les enchevêtrements complexes de ce phénomène en perpétuel renouvellement.

Antoine ATTOUT

Laurence TERRIER ALIFERIS, *L'imitation de l'Antiquité dans l'art médiéval (1180-1230)*. Turnhout, Brepols, 2016. 1 vol. broché, 21 x 29,7 cm, 343 p., 359 fig. n./b. (LES ÉTUDES DU RILMA. ÉTRILMA, 7). Prix : 125 € (+ taxes). ISBN 978-2-503-55317-7.

Les œuvres orfèvres, peintes et sculptées du Nord-Ouest de l'Europe à la fin du XII^e siècle et au début du XIII^e siècle relèvent d'un style distinct des arts roman et gothique. Dénommé « art 1200 » ou « style 1200 » depuis l'exposition éponyme de 1970, cet art se caractérise par un aspect antiquisant. C'est à la détermination des sources de ces caractères antiquisants et aux modalités de leur imitation par les artistes médiévaux que Laurence Terrier consacre sa monographie. Dans sa recherche des modèles antiques utilisés dans l'élaboration des œuvres de style 1200, l'auteure a systématiquement comparé le style de cette production aux corpus grec, romain, gallo-romain et byzantin. Elle discrimine ainsi les œuvres dont la création a nécessité l'observation directe d'un modèle antique de celles qui imitent des objets byzantins ou d'autres œuvres médiévales. Dans certains cas, il est possible d'identifier précisément des prototypes antiques visibles actuellement. Dans d'autres, l'auteure propose une comparaison avec des objets typologiquement et stylistiquement proches de ceux qui ont été imités, ces derniers ayant aujourd'hui disparu. Un troisième cas de figure est celui dans lequel un motif est considéré comme inspiré de l'Antiquité car trop sin-

gulier dans l'art médiéval, sans que l'on puisse en déterminer l'origine. Le chapitre introductif est consacré à l'historiographie et à l'explicitation des objectifs et de la méthode de l'étude. Le chapitre suivant définit la notion d'imitation au Moyen Âge en appuyant la réflexion sur des sources textuelles et sur le cahier de croquis de Villard de Honnecourt. Dans ce contexte, l'imitation, par la mémorisation ou par la copie dans des carnets de modèles, est considérée comme une étape nécessaire dans le processus de création. Les caractéristiques du ou des modèles sont ensuite adaptées en une œuvre originale. Le cœur de l'ouvrage est dédié à l'examen des œuvres d'art de 1200 et de leurs modèles antiques. Cette partie du livre est divisée en trois chapitres selon une progression chronologique et une distribution par technique : orfèvrerie, sculpture et peinture. Tout d'abord, les orfèvres mosans du XII^e siècle sont présentés comme des précurseurs dans l'imitation de l'art antique. L'auteure mentionne à ce propos les fonts baptismaux de Liège et le chef-reliquaire du pape Alexandre. Une importante proportion de ce chapitre est ensuite réservée à la figure de Nicolas de Verdun. Celui-ci, défini comme « l'initiateur du style 1200 », s'est manifestement inspiré d'objets antiques dans la création des trois œuvres qui lui sont attribuées. Concernant l'ambon de Klosterneuburg et la châsse des rois mages de Cologne, l'auteure repère précisément des modèles antiques provenant de Reims et de Cologne. Ceci la pousse à écarter l'hypothèse d'un voyage de l'artiste à Rome. Selon elle, c'est grâce à l'observation d'œuvres antiques locales variées – sarcophages, ivoires, statuettes, portraits d'empereurs et de philosophes, rondes-bosses et plus rarement gemmes – que Nicolas de Verdun met au point les caractéristiques de son style personnel : maîtrise du *contraposto*, souplesse des drapés, tridimensionnalité des corps et variété dans les physionomies et les postures. Elle n'en rejette pas pour autant la reprise de motifs byzantins. L'auteure explique l'absence de prototypes antiques repérables pour la châsse Notre-Dame de Tournai par l'assimilation complète de leurs caractéristiques dans un style désormais entièrement propre. Elle attribue ensuite à Nicolas de Verdun une vaste postérité parmi les orfèvres colonais, mosans et aixois ainsi qu'au sein du milieu des peintres et des sculpteurs. Certains d'entre eux se tournent eux-mêmes vers des prototypes antiques. Dans le chapitre sur la sculpture monumentale, l'auteure effectue un tri rigoureux entre les œuvres qui attestent d'une observation directe d'objets antiques et celles qui imitent les innovations de l'orfèvrerie. Les sculptures de la cathédrale de Laon, des consoles de Saint-Rémi de Reims et les fragments de Saint-Yved de Braine sont considérés comme relevant de cette seconde catégorie. La façade occidentale de la cathédrale de Sens est au contraire présentée comme le fruit de l'observation de modèles grecs alors visibles localement et dont les caractéristiques propres se retrouvent dans le style sénonais. L'auteure relève aussi des citations ponctuelles de l'Antiquité dans les ensembles de Chartres et de Paris. Le cas de la cathédrale de Reims est largement développé. De nombreux éléments, dont le célèbre groupe de la Visitation, laissent supposer l'imitation de modèles antiques locaux aujourd'hui perdus : des bustes et rondes-bosses d'origine romaine importés en Gaule, des bronzes provinciaux et un sarcophage également observé par Nicolas de Verdun. Dans l'Empire, l'auteure relève que seuls le transept sud et le pilier des anges de Strasbourg ainsi que la clôture de chœur d'Halberstadt comportent des références directes à l'Antiquité. Le reste de la sculpture impériale imite l'art byzantin et les innovations de la sculpture française plutôt que ses sources

antiques. En Angleterre, la chercheuse considère que plusieurs statues conservées à Winchester et à York attestent de l'observation de modèles antiques. La sculpture de la cathédrale de Wells à l'inverse imiterait l'art médiéval continental. Le chapitre suivant traite de l'enluminure, du vitrail et brièvement de la peinture murale. L'auteure passe en revue de nombreuses œuvres, provenant du Nord de la France, de l'Empire, de l'Angleterre et de la Péninsule ibérique. Elle examine plus longuement le Psautier d'Ingeburge. À une exception près – les vitraux de la cathédrale de Canterbury –, ces œuvres ne sont pas considérées comme relevant de modèles antiques. Le dernier chapitre est consacré à la perception médiévale de l'art antique. En se référant aux chapitres précédents, l'auteure insiste sur l'origine locale des modèles utilisés. Selon elle, le dessein des artistes de 1200 qui se sont inspirés d'œuvres antiques est la volonté d'atteindre un plus grand naturalisme. La période étudiée dans l'ouvrage se différencie en cela des autres « renaissances » qui émaillent le Moyen Âge et dont les motivations sont politiques. En conclusion, L. Terrier propose une bonne étude de l'imitation de l'art antique dans les œuvres de 1200. D'une part, elle synthétise et met à la portée du lecteur francophone de nombreux arguments qui étaient jusqu'ici surtout discutés dans la littérature de langue allemande. D'autre part, elle enrichit les connaissances actuelles de nouvelles comparaisons. De plus, grâce au systématisme et à la rigueur de sa méthode, elle arrive à des résultats précis et convaincants concernant l'identification de modèles et la discrimination des œuvres véritablement imitées de l'Antiquité. Enfin, les rapprochements opérés sont illustrés de nombreuses figures utiles au lecteur. Seul l'usage indifférencié des concepts d'« imitation » et d'« influence » est regrettable. Ces deux paradigmes ne sont pourtant pas interchangeables car ils impliquent des rapports différents entre sources et produits. Dans le cadre d'une étude comme celle-ci, une définition de ces concepts et un usage plus précis des termes qui s'y rapportent auraient été les bienvenus. Quoi qu'il en soit, on saluera l'ampleur des corpus antique et byzantin examinés ici et la minutie des comparaisons stylistiques. Grâce à ces qualités, *L'imitation de l'Antiquité dans l'art médiéval (1180-1230)* intéressera aussi bien le curieux en quête d'une bonne synthèse sur la production singulière des années 1200 que le chercheur en histoire de l'art médiéval ou antique. Charlotte TASSIN

Martin EBERLE, *Monumente der Sehnsucht. Die Sammlung Korkmodelle auf Schloss Friedenstein Gotha*. Heidelberg, Morio Verlag, 2017. 1 vol. relié. 119 p., ill. n/b et coul. Prix : 24,95 €. ISBN 978-3-945424-25-4.

Cet ouvrage porte sur les maquettes d'architecture en liège de la collection ducale de Gotha. En Allemagne, elle fut l'une des premières à posséder des maquettes du célèbre modéliste romain, Antonio Chichi (1743-1816), dont les productions ont largement contribué aux études sur l'architecture antique au nord des Alpes. Dans une première partie (p. 9-23), l'auteur évoque l'art de la phelloplastique (p. 9-15). Il présente ensuite l'histoire de la collection ducale (p. 15-19) et les usages de ces maquettes à la cour de Gotha (p. 19-23). Un catalogue très détaillé et richement illustré forme le cœur de l'ouvrage (p. 25-115). En histoire de l'art, la phelloplastique désigne l'art de fabriquer des maquettes en liège de monuments anciens. Les séries

produites concernent des édifices de l'Antiquité classique, principalement ceux de l'architecture romaine. Les origines de la technique sont à chercher du côté de Naples et de la fabrication des crèches de Noël au XVI^e s. À cela, il faut ajouter que la redécouverte des sites d'Herculanum (1738) et de Pompéi (1748) a joué un rôle important dans le développement des études archéologiques et dans la diffusion du goût pour l'Antique. Ce n'est donc pas un hasard si les premiers exemplaires du XVIII^e s. proviennent de Campanie. Dès l'origine, ces maquettes ont rencontré un succès immense partout en Europe. Elles représentaient les édifices en ruines tels qu'ils se présentaient aux yeux de leurs contemporains et ne cherchaient pas à reconstituer le monument dans son état originel. Leurs concepteurs savaient en outre tirer avantage des qualités du matériau (légèreté, souplesse, résistance, découpe facile) et de ses porosités afin de rendre compte des altérations de surface des ruines antiques, parvenant même à restituer les effets de polychromie. Outre leurs indéniables qualités esthétiques, elles étaient aussi un objet scientifique tant dans leur conception que par leur destination. Leurs producteurs s'appuyaient en effet sur les mesures les plus exactes et les gravures les plus précises disponibles à l'époque. Les maquettes véhiculaient une image plus proche de la réalité matérielle des vestiges que les gravures publiées. Les débats sur la précision et la fidélité des reproductions gravées ont d'ailleurs alimenté tout le XVIII^e s. Ces maquettes ont ainsi joué un rôle considérable dans la diffusion du goût et du savoir sur l'art antique et dans le développement de la science archéologique. La prise de conscience de la réalité matérielle des ruines comme sources historiques a joué un rôle essentiel dans la construction de l'archéologie et de la *Bauforschung* comme disciplines scientifiques au XIX^e s., siècle durant lequel les maquettes et les moulages ont connu un véritable âge d'or dans les universités et les académies des Beaux-arts, où l'enseignement reposait sur la copie des modèles de l'Antiquité. Au cours du XX^e s., les maquettes et les moulages ont été peu à peu dépréciés, avant d'être délaissés dans les réserves de diverses institutions. C'est à la fin des années 1980 qu'elles ont connu un véritable regain d'intérêt en raison de leur valeur documentaire (W. Szambien, *Le Musée d'Architecture*, Paris, 1988 ; W. Helmberger et V. Kockel (Ed.), *Rom über die Alpen tragen : Fürsten sammeln antike Architektur. Die Aschaffener Korkmodelle*, Landshut, Ergolding, 1993). – À Gotha, les maquettes en liège ont été en grande partie acquises par le duc Ernst II de Sachsen-Gotha-Altenburg (1745-1804) au cours du dernier quart du XVIII^e s – il en possédait 13 – et léguées au musée peu avant sa mort. Une maquette du temple de Paestum réalisée par Padiglione et une maquette de l'arc de triomphe de Constantin, signée Chichi et achetée en 1864 à une vente aux enchères, vinrent plus tard compléter la collection. Ce corpus comprend ainsi des œuvres d'Antonio Chichi (11), de Carl Joseph May (3) et d'Agostino Padiglione (1). En 1771/72, le futur duc et son frère, August de Sachsen-Gotha-Altenburg, réalisent leur *Kavalierstour*. Le décès de leur père en 1772 oblige Ernst à interrompre son voyage afin de prendre la succession. De son côté, August poursuit son périple, durant lequel il rencontre Johann Friedrich Reiffenstein (1719-1793), antiquaire, marchand d'art et cicérone, qui appartenait au cercle de Winckelmann et de Mengs. Catherine II de Russie, Ernest II de Sachsen-Gotha-Altenburg et peut-être aussi Friedrich II de Hesse-Cassel utilisèrent volontiers ses services afin d'enrichir leurs collections. Ces maquettes étaient surtout destinées à une clientèle fortunée qui accomplissait son Grand Tour, désireuse d'acquérir un objet

attestant leur formation humaniste. Certains acheteurs en faisaient l'acquisition pour un musée ou bien une académie des beaux-arts, où elles rencontraient l'idéal muséographique du Siècle des Lumières, qui associait projet encyclopédique et visée pédagogique. Architecte de formation, Antonio Chichi est certainement l'un des plus célèbres spécialistes de maquettes en liège. À la fin des années 1770, sa notoriété dépasse de loin celle de ses confrères, Augusto Rosa (1738-1784) et Giovanni Altieri (ca 1767-1790). Il produit des œuvres d'une précision et d'une qualité remarquables ce qui lui confère une grande renommée et explique le coût élevé de sa production. Son répertoire comprend 36 modèles. Fasciné par le travail de Chichi, Carl Joseph May (1747-1822), pâtissier originaire d'Erfurt, copie les œuvres du Romain en utilisant un pantographe ce qui lui permet de reproduire les maquettes dans leurs moindres détails jusqu'à la signature même du maître. Sa production connaît elle aussi un immense succès, d'autant plus qu'elle est vendue 10 à 20 % moins chère que celle de Chichi. Véritables compositions architecturales, les maquettes de May étaient utilisées pour orner les tables lors des réceptions données à la cour d'Erfurt ou bien de Gotha. Dans le cas du service à la française, qui est en usage jusqu'à la fin du XVIII^e s., tous les plats sont présentés en même temps aux convives sur une table qui est ornée de différents décors. Ces édifices en miniature servaient alors à alimenter, au sens propre comme au figuré, les conversations des convives. Les maquettes de Gotha furent également utilisées par le personnel enseignant du lycée ducal, mais aussi par les enseignants et les élèves de l'académie de dessin fondée en 1786 par Ernest II et dirigée par Friedrich Wilhelm Eugen Doell (1756-1816). L'enseignement y était organisé autour de la copie des dessins, le dessin d'après moulages et le dessin de nus. Cet apprentissage visait à former le futur personnel des manufactures ducales. Parvenu au terme de l'ouvrage, plusieurs remarques s'imposent. La première porte sur les illustrations : absence de numérotation, légendes incomplètes (p. ex., p. 13), parfois manque de pertinence (p. ex. p. 14, p. 83). La deuxième remarque concerne le catalogue qui apporte peu d'informations sur les maquettes elles-mêmes, privilégiant plutôt le monument antique. Ces remarques ne doivent pas faire oublier la qualité des images et du texte qui est agréable à lire. L'ouvrage, qui est plutôt destiné à un grand public mais qui intéressera aussi certainement les spécialistes, permet de faire connaître une ancienne collection qui retrouve ici tout son éclat. Isabelle WARIN

Stefano NOVELLI & Massimo GIUSEPPE (Ed.), *Spazi e contesti teatrali. Antico e Moderno*. Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 2017. 1 vol. broché, 324 p. (LEXIS SUPPLEMENT, 71). Prix : 60 €. ISBN 978-90-256-1327-3.

La miscellanea a cura di Stefano Novelli e Massimo Giuseppi raccoglie 17 interventi sul teatro greco e sulla sua recezione, che, nella loro eterogeneità, rendono ragione del tema centrale variamente riproposto: lo *spazio*, nella polisemica accezione scenica, diacronica, culturale, e il *contesto*, tanto storico quanto filosofico, ovvero le due prospettive, i due contenitori che accolgono e permettono l'esistenza e il rinnovamento del teatro, o meglio, dei teatri del mondo antico e del mondo moderno. In questo senso, i contributi che si aprono ad altre direzioni, ad esempio, la relazione tra simposio e teatro (Laurini, 87), l'indagine sul rapporto tra testo e